

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

ANTONIO obtint sa maîtrise de droit canon en 1726. Son père, l'éminent jurisconsulte João Mendes da Silva, avait passé le cap des soixante-dix ans, et ployait sous le poids de l'âge et de la nombreuse et importante clientèle qu'il s'était faite grâce à son talent juridique et à son extrême probité. Il appela donc son fils à l'assister pour, plus tard, lui succéder.

Surmontant l'écœurement et la répugnance que lui inspiraient les actes, le fraîchement diplômé prit sa place dans le cabinet de son père, forçant son esprit inquiet à se concentrer sur les fades exposés de cas, en vue d'une consultation, et les arides réponses du vieillard, qui était un puits de science en matière d'*Institutes* de Justinien, et de *Décrétales*.

Les trois heures qu'Antônio José sacrifiait à la pratique du barreau, lui étaient payées, on lui laissait une complète liberté sur l'emploi des autres. L'usage qu'il faisait de son temps, bien qu'il contrariât son père, ne soulevait aucune objection. Il écrivait des comédies, attifait d'un meilleur langage celles qu'il avait composées dans ses plus vertes années, il en élaborait d'autres pour les reprendre plus tard. D'aimables penchants pour les études, il n'en avait qu'un seul : c'était le théâtre, avant qu'il ne fût modelé par l'École Française, qui alors imposait au monde policé ses règles dramatiques ; un théâtre qui s'appuyait sur la facture comique de Gil Vicente, avec les invraisemblables péripéties de Lope de Vega, et des tenants de la grande et encore vivace école castillane. Pondérer et distinguer le tempérament littéraire d'Antônio José, surnommé *le juif*, ce serait malvenu dans ce récit, où vous, qui représentez l'élite des lecteurs, vous recherchez les avantages de l'instruction plutôt que le plaisir de satisfaire votre curiosité.

Quand il en sera temps, je vous ferai embrasser d'une vue cavalière, certaines étapes de la carrière littéraire du fils de Lourença Coutinho. Vous jugerez alors de ses mérites, sans qu'on vous apprenne à éplucher des systèmes, des écoles, des méthodes, et des centaines de subtilités étrangères à cet écrit, importantes sinon pour les chercheurs, qu'il est bon d'approfondir, quand on veut se faire une réputation en les enseignant comme il se doit.

On sait déjà que l'ami le plus intime d'Antônio José da Silva était, depuis sa plus tendre enfance, Francisco Xavier de Oliveira, le fils de la plus grande amie de Lourença Coutinho.

Silva avait vingt et un ans quand il obtint son diplôme, tandis qu'Oliveira allait sur ses dix-neuf.

Le lauréat fut émerveillé, de retour à Coïmbra, en retrouvant son ami, pas plus libertin que les jeunes gens de sa génération, mais bien plus ouvert que tous en matière de foi religieuse. Cet étonnement venait surtout de l'éducation que Francisco Xavier avait reçue d'un moine d'une extrême dévotion, frère Francisco de l'Enfant Jésus, son oncle, et avait souvent été entendu en confession par l'oratorien Inácio Ferreira, et par par le chanoine de Santo Agostinho, le père Lourenço Justiniano, comme le rapportait Lourença Coutinho dans l'une des lettres qu'elle avait écrites à Sara treize ans avant.

À partir de seize ans, le fils du grand argentier José de Oliveira, manifesta une impérieuse vocation pour une vie dissolue ; les dévotions, cependant, et les accès de ferveur chrétienne, venaient interrompre les extravagances du jeune homme. Cela n'empêchait pas Francisco Xavier de se confesser tous les mois, de profiter de tous les jubiléés que la magnanime sainte Cathédrale consacrait au salut des âmes ; il ne permettait pas à António José la moindre boutade sur les questions que prend à cœur l'Église Apostolique et Romaine.

Même en ce temps-là, à l'époque de ses premières amours, il donna un témoignage irrésistible de son exigeante piété. Il racontait, cinquante ans après, qu'il avait, à cette période de sa jeunesse, un oratoire, avec vingt statuetteés de saints qu'il estimait plus que les autres. Parmi eux, ceux qu'il priait et importunait le plus, c'étaient saint Antoine et são Gonçalo de Amarantes. Il leur demanda un jour de toucher le cœur d'une beauté rebelle. "Les deux saints, dit-il, probablement occupés à des affaires plus importantes, n'ont pas fait cas de mes requêtes. Dépité de leur mépris, je les ai attachés l'un à l'autre, et je les ai expulsés de mon sanctuaire, je les ai exilés sous mon lit. Mais comme je ne les avait pas affectés par ce mauvais traitement, vu que ma déité continuait à se montrer intraitable, je les condamnai à descendre dans le puits ; et je les y ai plongés, en menaçant de les noyer s'ils ne faisaient rien pour moi. C'est alors que la jeune fille répondit aux nombreuses lettres que je lui avais écrites, et sauva de la sorte les deux statuetteés du naufrage ; et j'ai cru que je devais aux deux saints ma bonne fortune¹.

¹ Cet extrait est tiré de l'œuvre déjà bien des fois citée de Francisco Xavier de Oliveira : *Amusement périodique*. Tout ce que l'on dira sur la vie privée de Oliveira et de ses contemporains, même si l'on ne précise pas l'endroit où ce renseignement aura été pris, vous pouvez être sûr, cher lecteur, que c'est la copie presque exacte de ce que rapporte cette œuvre.

Un autre signe de sa raisonnable piété : Francisco Xavier prit un petit bateau pour aller à Póvoa, à cinq lieues de Lisbonne, au bord du Tage. Il fut surpris par une bourrasque en face de Sacavém. L'embarcation en était presque à montrer sa quille. Francisco s'agenouille et invoque la miraculeuse Dame de la Penha. Le vent tombe, et le bateau parvient à aborder. Dès son arrivée à Lisbonne, le jeune homme s'en fut à Penha de França avec toute sa parentèle remercier la Vierge pour ce miracle. Il fit dire beaucoup de messes en action de grâce. Il donna de l'argent aux moines de la maison, et accrocha un tableau représentant l'événement. "Ce tableau, dit-il, et nous mêmes avons transcrit les paroles du dévot pour que quelque curieux puisse voir encore à la chapelle de Notre Dame de la Penha l'ex-voto du chevalier de Oliveira. Ce tableau a été accroché au mur de l'église, et je crois qu'il doit encore s'y trouver¹."

Ces circonstances, parmi d'autres, ne pouvaient que surprendre António José da Silva, quand, revenant de Coïmbra, il lui demandait :

– Qu'est devenue ta foi, Francisco ?

– Demande-moi plutôt ce que m'a fait ma raison, éclairée par mes études, répondait Francisco Xavier.

– Et que t'a donc dit ta raison au sujet de ce tableau que je t'ai vu emporter à l'église de la Penha ? Te souviens-tu que tu m'a traité d'impie parce que cela m'a fait rire ?... Comment t'a-t-elle parlé, ta raison ?

Elle m'a dit que les chrétiens imitaient les idolâtres dans ces tableaux votifs, et de telles offrandes. C'est la même histoire que celle du temple d'Apollon sur l'île de Nanfio, érigé par Jason quand les Argonautes sont sortis indemnes d'une tempête, en revenant de Colchos. L'on se sert de tels ex-voto au temple de Hiérapolis, le plus miraculeux des dieux syriens. Ils font preuve de la même niaiserie, les malades guéris qui pendaient des tableaux au temple d'Esculape. Horace a parlé de cette coutume, comme tu sais, dans sa cinquième ode :

*Me tabula sacer
Votiva paries indicat humida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.*²

¹ Il écrivait en 1751

² Le mur sacré auquel est accroché ce tableau votif, atteste que j'y ai suspendu mes vêtements humides offerts au puissant Dieu de la mer.

Tibulle avait, lui aussi, comme moi, l'habitude de recourir à la déesse au temple de laquelle on accrochait des tableaux¹.

– Sais-tu, continua le jeune Oliveira, ce qu'a répondu le philosophe Diagoras à un particulier ?

– Absolument pas, je n'en sais rien.

– En lui montrant du doigt les nombreux tableaux de naufrages semblables aux miens, ce particulier lui a dit : "Tu supposes que les dieux ne font aucun cas des affaires de l'humanité. Ne vois-tu donc pas le nombre de tableaux montrant que tant de gens se sont sortis d'un naufrage, par la vertu des vœux qu'ils ont faits aux dieux ? – Si, a répondu Diagoras, je le vois, et je vois aussi que les noyés ne se sont pas fait peindre."

– Mais... rétorqua Silva, le diplômé, à quoi doit-on la transformation morale que je trouve chez toi ? Quand ont-ils commencé, tes doutes sur la foi aveugle de ton oncle, le frère Francisco de l'Enfant Jésus ?

– Je vais te le raconter. J'ai participé un jour, en compagnie du père António Gomes, et du docteur José Antunes Cardoso, à un pèlerinage à notre Dame du Cap. Le religieux aimait autant le bon vin que le mauvais ; un vin qu'on lui donna pour dire la messe était pourtant si mauvais que le père, en se déshabillant dans la sacristie, lâcha ces mots qui exprimaient le plus vif ressentiment : "Le vin du calice avait un fumet plus épouvantable que tous les diables réunis ! Je vous conseille, mes amis, de ne pas boire de vin au dîner, à moins qu'on ne vous en donne un qui n'ait rien à voir avec celui que j'ai consacré." Voilà comment et quand sont nés mes doutes sur le dogme de la transsubstantiation. Il semble incroyable qu'il en faille si peu pour qu'une telle tempête se lève dans mon esprit ! Je me suis mis à penser que ce vin, qui était du vinaigre, s'était transformé en sang du Christ. Je m'en suis confessé, car j'étais tenaillé de scrupules. Les confesseurs, d'une seule voix, m'ont dit que le démon m'avait induit en tentation. Quand je communiais, le soupçon m'effleurait que j'avalais un bout de pain à

¹ *Nunc Dea, nunc succurre mihi, nam posse mederi
Picta docet Templis multa tabella tuis.*

Eleg. III, liv.I (NdA)

"À présent, déesse, à présent, viens à mon aide, le nombre de
Tablettes peintes dans tes Temples atteste que tu peux me soulager."

Camilo ne juge pas utile de traduire ces deux vers, que ses lecteurs étaient encore à même de comprendre. J'ai vu, avant de prendre ma retraite, à la fin du dernier millénaire, deux ou trois élèves qui en étaient capables. Pour paraphraser un chanteur récemment disparu, je vous parle d'un temps que les moins de trente ans ne peuvent pas comprendre. Soyons honnêtes, Horace, il l'a traduit. Tout le monde ne sait pas scander l'asclépiade mineur. (NdT)

cacheter¹ ! Ensuite, quand je refermais des enveloppes je me prenais à regarder le pains à cacheter, et à me dire : "Comme je vous plains, mes pauvres pains ! Un prêtre va vous transformer en Dieu, et vous exposer à une adoration universelle ; tandis que, moi, je vous mouille de salive, et vous oblige à fermer des enveloppes ; vous êtes de la même espèce et de la même farine ; pourtant, votre destinée connaît d'infinies variations !... *et cetera.*" À ces phases de découragement, à cette horrible chute, j'ai pu encore arracher quelque temps mon âme, et la soumettre aux réconfortantes consolations des pères qui m'écoutaient et combattaient mes doutes. Je lisais Malebranche qui disait, pour clore la discussion : *Il faut croire au dogme de la transsubstantiation sans essayer de le comprendre.* Et moi, je lisais beaucoup Malebranche pour entendre de moins en moins le dogme et l'auteur. Enfin, mon cher António, pour ne pas t'ennuyer plus longtemps, il me suffira de te dire qu'une fois perdue ma foi en ce dogme, je l'ai perdue pour tous. Puis ce furent ces terribles combats contre l'hypocrisie, dont je suis sorti le cœur mortellement blessé. La mort de Catarina... tu t'en souviens bien... il y a des années...

Il vous faut savoir, cher lecteur, quelle fut la mort de Catarina. Ce sera Francisco Xavier de Oliveira, lui, même, qui vous l'expliquera :

"Le comte de Povolide et deux familiers du Saint-Office m'ont presque arraché des bras une amante pour laquelle j'éprouvais un amour extrême. C'était une jeune fille de vingt ans, plus sympathique que belle, aussi spirituelle que bien faite. C'était une chrétienne papiste, d'une dévotion exagérée, comme je l'avais été. Elle allait à la messe, au confessionnal, elle communiait ; elle priait la Vierge et les saints ; les âmes du purgatoire étaient ses avocates préférées. Elle mangeait de tout, aimait le jambon de pays, et beaucoup le saucisson de porc. En un mot, cette fille respectait le dimanche, n'avait jamais ouvert la Bible, et, bien loin de savoir ce qu'étaient le *shabbat* et les juifs, elle ignorait qu'il y eût eu en ce monde un Moïse. Comment Catarina pouvait-elle savoir que Moïse avait légiféré ? Eh bien, tout cela, s'ajoutant à l'amour que je ressentais pour elle, m'a fait perdre la tête : je m'élevais à grands cris contre une telle arrestation. On m'a imposé le silence, et mes amis s'empressèrent de me reprendre parce qu'ils me voyaient passionnément épris d'une juive incarcérée au Saint-Office. Dix-huit mois après, l'on fit un autodafé où la jeune fille devait apparaître et entendre lire publiquement sa sentence. Il va de soi que je n'ai pas manqué de me joindre aux spectateurs. Quelle fut cependant ma surprise, quand j'ai

¹ Jeu de mot intraduisible, *obreia* signifie aussi bien l'hostie que le pain à cacheter, et l'oublie du marchand d'oublies – les vieux métiers se perdent ! Les trois ont la même composition. (NdT)

entendu la prisonnière confesser qu'elle avait strictement respecté le *shabbat*, n'avait pas mangé de viande de porc, et s'abstenait de toucher à certains aliments que je l'avais vue maintes fois absorber avec un appétit dévorant ! Ma surprise redoubla quand j'ai entendu la sentence, d'après laquelle elle devait être brûlée, parce que sa confession n'avait pas *allégé les charges*, c'est-à-dire parce qu'elle n'avait pu trouver ou deviner le nom des faux témoins qui avaient déposé contre elle !... Comme la condamnée avait été remise au bras séculier, on la conduisit à la Relação, dont les ministres ont jusqu'à présent manifesté leur lâcheté en confirmant aveuglément toutes les sentences de l'Inquisition, sans demander, ni examiner les pièces du dossier des condamnés. Comme on m'avait autorisé à parler alors à la malheureuse, je lui ai demandé comment elle avait pu mentir à ce point pour sauver probablement sa vie, et pour quelle raison elle se laissait mourir en ne voulant pas dénoncer ses complices, ou plutôt ses accusateurs. Elle m'a répondu : 'Mes accusateurs étant de faux témoins que je n'ai peut-être jamais vus, il m'était impossible de donner leurs noms. Dieu m'est témoin que je meurs innocente ; tu sais, toi, mieux que personne, que je suis chrétienne, et tout le monde le saura, par le démenti formel que je donne maintenant de tout ce que j'ai confessé devant l'Inquisition au sujet de mon judaïsme, en protestant devant ce juge que jamais je n'ai professé de foi qui ne fût celle de Jésus Christ, et que je veux mourir dans sa sainte religion.'

Peu après, les ministres du culte vinrent l'interroger. Elle a soutenu publiquement qu'elle mourait dans la foi de Jésus-Christ, et n'avait jamais connu l'existence d'une autre. Cette confession ne lui sauvait pas la vie, elle en était suffisamment convaincue. Elle persista cependant à le soutenir jusqu'au dernier moment de sa vie, qui lui fut ôtée entre minuit et une heure : elle fut étranglée par le bourreau, et l'on emporta son cadavre pour le brûler à l'endroit de Lisbonne réservé à de telles exécutions."

Le chevalier de Oliveira poursuit avec la douloureuse sérénité où l'avait plongé le malheur qui lui avait congelé le cœur au fil de longues années :

"Bien que j'eusse en ce temps-là respecté le tribunal de l'Inquisition, cela ne m'a pas empêché de m'exposer tout à fait à la férocité de ses ministres, en m'élevant haut et fort contre la barbarie de ses procédés. J'invoque le témoignage de deux inquisiteurs encore vivants, messieurs Silva et Gomes, que j'ai rudement critiqués, et qui m'ont fait l'amitié de me conseiller le silence, en me représentant le danger auquel m'exposait mon imprudence. J'ai mis un terme à mes plaintes ; mes amis savent toutefois que c'est à partir de ce jour-là, que je me suis fait une fort mauvaise opinion de la façon dont procédait ce maudit Saint-Office."

CHAPITRE II

– À propos, fit António José. Tu étais sébastianiste¹, il y a un an. Tu attends toujours le roi ?

– Ne m'en parle pas, j'en rougis de honte ! T'imagines-tu quelles amitiés j'ai perdues de parents, de graves amis qui portaient mon talent aux nues, et faisaient brûler de l'encens sur l'autel de Bandarra² ? Ma mère pleure encore, quand elle se souvient que je ne suis pas sébastianiste ! Et moi, je pleure, quand je me rappelle que je me suis laissé séduire par ce benêt de franciscain, par Vicente Duarte, dont ta mère écoutait les histoires en feignant d'avoir mal aux dents pour qu'on ne vît pas son rire impie.

– À quoi tu crois, alors ? demanda l'Hébreu.

– À l'arrivée du Messie, sûrement pas, répondit Francisco Xavier, avec un rire goguenard, Et toi ? Tu l'attends ?

– J'espère qu'il ne viendra pas se fondre dans la masse des gredins de ce globe : mais, ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas venu.

– J'en tombe d'accord. Il n'est pas venu, avec le nom qu'on lui a donné. Il était déjà venu, il s'appelait Socrate ; il est revenu, sous le nom de Luther.

– Tu es protestant ?

– Oui ! Dans la mesure où je proteste contre tous les imposteurs et tous les hypocrites ; je proteste au nom de Dieu, contre tous ceux qui diffament son nom.

– Tu as raison. Et qu'en est-il de tes amours ? Qui aimes-tu ? Vivons-nous encore sous le règne de Joana Vitorina ? La Gitane a sûrement effacé le

¹ Est-il nécessaire de rappeler que le corps de Dom Sebastião, n'a pas été retrouvé après la bataille d'Alcácer Quibir (1578). Philippe II ayant été proclamé roi sous le nom de Philippe I^{er} un peu moins de trois ans après, des Portugais nostalgiques espéraient que le bon roi disparu, le Désiré (*Desejado*) le roi Caché (*Encoberto*) viendrait délivrer leur patrie de la botte Castillane. Le Portugal a retrouvé son indépendance en 1640, sans avoir vu revenir le roi disparu. Au dix-huitième siècle, on croit encore au retour du roi providentiel provisoirement réfugié dans une île de Brume hors du temps. C'est Fernando Pessoa, au XX^e siècle qui en parle le mieux. Je crois fermement que Dom Sebastião, viendra au début de ce millénaire, délivrer tous les Européens de la tyrannie des organismes financiers. (NdT)

² Un cordonnier illuminé qui régalaient de ses prophéties ceux qui voulaient l'entendre, et ils étaient nombreux, sur le retour du roi, considéré comme un nouveau Messie. (NdT)

souvenir de la pauvre fille étranglée par l'Inquisition, et de cette Antónia Clara¹...

– Joana est une femme fatale ! dit Oliveira, fatale comme toutes celles de sa tribu. Elle a mon cœur à ses pieds. C'est le plus honteux et le plus doux esclavage de ma vie. Ma mère pleure beaucoup à cause de moi ; mais les larmes que j'ai versées pour la Gitane... sont incomparablement plus nombreuses. Elle me remplit la poitrine de braises, avec la jalousie qu'elle m'inspire !

António José l'interrompt :

– Écoute... comment as-tu fait pour chasser le diable du corps de sa

¹ C'est lui qui doit raconter ses amours avec Antónia Clara :

Dom António Manuel, le frère du comte de Vila Flor a eu trois années entières en sa possession l'enchanteresse Antónia. Lors d'une crise de jalousie, il est allé jusqu'à renvoyer la belle jeune fille. J'en ai hérité : et, bien que Dom António regrettât de l'avoir traitée aussi mal, il n'avait plus aucun moyen d'arranger les choses. Antónia n'a plus voulu entendre parler de lui, et il n'osait, ni ne pouvait réclamer un bien dont j'étais le légitime possesseur, car je ne la lui avais enlevée ni par la force, ni par mes manigances. Comme Antónia était allée se confesser un jour au curé de sa paroisse, son confesseur lui suggéra de m'abandonner, et de consentir à se réconcilier avec Dom António. La jeune fille, froissée au plus haut point d'un tel conseil dans le cadre du confessionnal, refusa de le suivre, et me révéla à son retour ce qui s'était passé. J'ai eu du mal à la croire parce que ce confesseur était une personne que je connaissais fort bien*. Je soupçonnais en outre Antónia de vouloir me faire mesurer le prix de ses faveurs, et me montrer que, pour moi, elle méprisait un doucereux soupirant de l'étoffe de Dom António, avec tant de mérites. Mais comme je savais que cet homme était l'ami intime du curé des Anjos, j'ai voulu connaître la vérité sur la sollicitation dont la jeune fille assurait, sur la foi du serment, avoir fait l'objet. C'est dans ce but que je lui ai demandé, au bout de quelques jours, d'aller trouver le prêtre et de lui dire, qu'étant brouillée avec moi, et qu'ayant réfléchi à ce qui était le mieux pour elle, elle avait décidé de suivre son conseil et de retourner chez Dom António, et de le prier de venir, pour régler cette affaire, chez elle, le surlendemain, entre dix et onze heures du matin, en lui assurant qu'à cette heure-là, je me trouvais au tribunal**. Le pauvre curé est tombé dans le panneau, il arriva à l'heure dite, il évoqua devant Antónia la force de la passion qu'elle lui inspirait encore, en ajoutant que personne ne la méritait plus que lui, et qu'il s'en allait sur-le-champ lui apporter cette bonne nouvelle, cette nouvelle inespérée.

Sur ces entrefaites, je suis sorti de ma cachette et l'ai invité, cet infâme entremetteur, à sauter par la fenêtre, pour aller plus vite ! La foudre serait tombée sur le prêtre, elle l'aurait sûrement tué ; mais vraiment pas démonté à ce point. Il s'agenouilla à mes pieds, en me demandant au nom de Jésus Christ et de sa Très Sainte Mère de lui pardonner l'outrage et le chagrin qu'il voulait m'infliger. J'étais dans une colère folle, et j'ai décidé de le châtier réellement, parce que j'étais à même de le perdre. Je l'ai pourtant épargné ; et je ne m'en repens pas. Quatre ans après, il m'a traité sans égards dans son église, il m'a offensé, et donné un bon prétexte pour raconter cette affaire à deux de ses amis ; dès qu'il l'a appris, il a essayé de se réconcilier avec moi. Je l'ai alors méprisé, et mon mépris est encore vivace, beaucoup plus à cause de son ingratitude que de ses autres écarts.

Amusement Périodique, vol II, p. 389 et suiv.

* C'était le curé de la paroisse de Nossa Senhora dos Anjos, à Lisbonne, située sur la route de Arroios.

** Je servais alors le roi au Tribunal des Comptes, dont mon père était le comptable ou le conseiller.

mère... On m'en a parlé à Coimbra... Crois-tu, au moins, que le diable entre dans des corps ?

– Il y entre, et il en sort grâce au procédé dont je me suis servi pour la mère de Joana. Voici la recette. Cela passait pour un fait reconnu que la vieille était possédée par un incube. Les grimaces et les extravagances qu'elle faisait chez elle, étaient effrayantes. Elle ne me laissait pas passer une demi-heure tranquille avec sa fille. Tout à coup, elle se mettait à écumer, à rouler des yeux, à grincer des dents, et à faire des mimiques tellement horribles que les cheveux se dressaient sur ma tête. Les domestiques ne cessaient, jour et nuit, d'appeler des confesseurs et des exorcistes. Je me suis pris à soupçonner une méchante imposture de l'énergumène. Je me suis entendu avec sa fille, et lui ai fait part de mes soupçons, qu'elle partagea. "Nous allons la guérir, dis-je à Joana." La veille de Noël, le fameux démon entre dans son corps vers onze heures du soir. Elle se démenait dans les bras de sa fille, donnait des coups de pied à casser les reins d'un éléphant, ondulait comme un serpent, et sautait comme une cigogne sur le plancher. Puis elle tomba dans une léthargie apparemment mortelle. Je m'étais déjà préparé à lui prodiguer les premiers soins. J'avais avec moi deux briques, que j'ai fait rougir au feu, et prié Joana de les approcher de la plante des pieds de sa mère, lesquels étaient nus, et dépassaient du lit où je l'avais fait étendre. Il semble que son démon était sur le qui vive : dès que j'ai parlé de briques chaudes, elle a repris connaissance, s'est assise sur le lit, m'a traité de bourreau sans entrailles, et débité contre sa fille de diaboliques insolences. Ce qui est sûr, mon cher António, c'est que la vieille n'a jamais plus été importunée par aucun diable, et se comporte correctement. Voilà ce qui s'est passé.

– Et avec Joana, où en es-tu ?

– Je te l'ai dit ; transpercé par les aiguilles de la jalousie. Il y a maintenant à Lisbonne un Castillan qui me donne du tracass. J'ai suivi la nuit sa silhouette pour la traverser de mon épée ; mais les mortifications que j'ai imposées à mes parents sont si nombreuses que je ne puis me résoudre à tuer cet homme. Joana a eu le toupet de me dire qu'elle ne le trouvait pas laid, ni méprisable. J'ai voulu assouvir sur elle ma rage ; mais tu dois savoir que les Gitanes savent jouer du couteau, et elle n'en serait pas son coup d'essai si elle me poignardait, elle l'a déjà démontré avec un de mes prédécesseurs dans la possession de cette jolie poitrine qui sert de coffre à un bien méchant cœur...

António José da Silva le coupa :

– Et tu aimes une femme à ce point ?!

– Je l'aime, je l'aime comme un malheureux ! Demande au duc de

Cadaval pourquoi il aime Paulina qui le trahit tous les jours ; demande au comte de Arouca pourquoi il aime cette effrontée de Tocha qui le rend grotesque en le couvrant d'ignominie ; demande au roi pourquoi il a aimé d'une passion si aveugle cette débauchée de Margarida do Monte qui est morte bonne sœur au couvent de la Rosa, l'année dernière¹.

– Tu es poursuivi par la fatalité, fit observer António José. Et dire qu'il y a trois ans, tu parlais de mourir d'amour et de consommation pour une actrice espagnole, Zabel Gamarra !

– C'est vrai... Sais-tu qu'elle a prononcé ses vœux chez les Augustines du couvent de Santa Monica.

– Oui. Et son mari, est-il aussi entré dans les ordres ?

– Non. Il est parti, après avoir touché six mille cruzados, que lui a donnés, pour son épouse, le marquis de Gouveia...

– Ce n'est pas cher payé, dit António José. Quelle somme crois-tu qu'a emporté du Portugal la Petronilla de Dom João V ?

– Elle est incalculable. Ce que l'on sait, ce qui est notoire, c'est qu'elle a ramené de Lisbonne trente bêtes avec leur chargement, et que, quand elles la virent elle-même chargée de bijoux au théâtre de Madrid, les dames qui tenaient en Espagne le haut du pavé furent abasourdies par la taille des brillants. Regarde ce que sont devenus les bijoux des reines du Portugal, et les plus précieux, qui sont venus de l'Orient au royaume de Dom Pedro II !... Pour en revenir à Gamarra, laisse-moi te raconter des épisodes galants qui ont dégénéré en tragédie, et il se peut qu'à la fin, ils aboutissent à une terrible catastrophe. Le marquis de Gouveia est béat devant cette femme,

¹ L'amant de Paulina était Dom Jaime, le beau-frère du roi Dom João V. Mise à part la misère de ces scandaleuses amours, le duc a été un des plus respectables, un des plus respectés fidalgos de son temps. La maîtresse du comte de Tarouca, une plébéienne, une femme de rien, était surnommée *La Peles** ; mais comme elle s'était mariée avec un certain Rocha, domestique du comte de Tarouca, elle a pris son nom. " Comme c'était un homme BON, ce mari, dit le chevalier de Oliveira, il parvint à être serviteur surnuméraire de l'impératrice Amélia". Le chevalier faisait allusion à l'impératrice d'Autriche, dont le comte de Tarouca, père du comte en question, a été le ministre portugais. Cette fameuse *Rocha* ou *Peles* quitta le comte pour tomber dans les bras du Père Domingos de Araújo Soares, qui avait été le chapelain particulier du comte. "Ce Père, dit Oliveira, n'a jamais dit la messe : c'est l'unique vertu qu'il ait pratiquée. C'était un scélérat de profession." Il importe de savoir que le comte avait enlevé la Rocha à son père, une insulte dont le Père a vengé le vieil homme. Le chroniqueur, devant cet assaut de perfidies, s'écrie comme un poète français :

*Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu, Prudence !***

* Autrement dit *peaux* (NdT).

** En français dans la note de l'auteur; le poète, c'est La Fontaine, ces vers sont extraits du "Lion amoureux". (NdT)

surtout depuis qu'il l'a mise dans un couvent et lui a fait prendre l'habit... Sœur Isabel est ravie d'avoir enchaîné ce grand seigneur aux grilles de son couvent. Il y a quelques mois, il est arrivé que la Gamarra le convoquât en même temps que le roi. Le marquis, désarmé, balançait, incapable de prendre une décision. Il sort, monte dans son carrosse, et dit au cocher de l'amener à la cour. À mi-chemin, il change d'avis, et se fait conduire au Couvent de Santa Mónica. Pour montrer l'intensité de son amour, il dit à la religieuse que le roi l'attend ; plutôt déplaire au roi qu'à sa bien-aimée. "Si tu n'en avais pas usé de la sorte, tu ne me verrais plus, lui dit sœur Isabel." "Mais, a repris le marquis, vois-tu ce que je risque pour toi ?" – " C'est un risque que tu dois courir, rétorqua-telle, *antes que todo es mi dama*¹, ajouta-t-elle en espagnol, en citant le titre d'une comédie de Calderón. "Qui ne se sacrifie pas pour moi ne m'aime pas, et ne me convient pas." Il s'ensuivit que le marquis lui donna son portrait enchâssé dans un cercle de diamants, en lui jurant une obéissance éternelle. Ensuite, avec son consentement, il se rendit chez le roi. J'ai entendu ce dialogue d'une grille voisine, parce que je me trouvais avec elle quand l'on a annoncé le marquis...

– Il est donc sûr que tu l'aimes et que tu es... aimé comme les autres, fit António José.

– Non. Je suis le confident du seul homme pour qui elle éprouve un amour sincère. Connais-tu mon ami, Valentim da Costa Noronha ?

– Lui aussi ! Un homme marié ! Père de quatre jolis garçons ! L'époux d'une dame on ne peut plus vertueuse !...

– Il a tout sacrifié à cette femme funeste ! Il se retrouve sans amis, perdu de réputation, sans enfants, sans femme, et je crains fort que bientôt il ne se retrouve sans vie. Cela fait deux fois que les sicaires des marquis ont voulu la lui ôter. L'une des fois, je l'ai aidé à se défendre contre quatre assassins. S'ils ne le tuent pas, aujourd'hui ou demain, un ordre du roi le fera enfermer dans quelque tour... Dès que le marquis s'est éloignée des grilles, cette femme sans aucune retenue m'a confié le portrait et les brillants de son amant, pour que je les remette à Valentim de Noronha².

¹ Ma dame passe avant tout. (NdT)

² Ces informations tirées des livres que nous avons cités de Francisco Xavier de Oliveira, doivent être rangées comme il convient avec la fin de la biographie de la sœur augustinienne. Sur ses mérites d'actrice, le chevalier écrit : "*Gamarra était certainement la plus belle actrice que nous ayons vue sur le théâtre de Lisbonne ; elle était jeune, enjouée, engageante ; elle avait beaucoup d'esprit, de vivacité, et de grands charmes dans toutes les manières.*" Concernant ses mœurs, il dit : "*Elle avait un mari et un galant déclaré. Elle n'avait donc qu'un seul défaut, c'était celui d'être ou affectée ou infidèle : elle trahissait également et son mari et son galant : elle avait de l'aversion pour l'un, et seulement de l'estime pour l'autre...*" (NdA) - Les extraits du chevalier de Oliveira sont en français dans le texte. (NdT)

L'ami d'António José da Silva avait prévu le destin de Valentim de Noronha, en avançant l'une de ses hypothèses. Par ordre du roi, Noronha fut incarcéré au Limoeiro, à la demande du marquis de Gouveia. Au bout de neuf mois d'une prison rigoureuse, le prisonnier a eu la chance que le marquis mourût dans la force de l'âge. Cependant, Dom Gaspar de Moscoso e Silva, l'oncle du défunt marquis, et sommelier de la dépense du roi Dom João V empêcha longtemps la libération du prisonnier, pour venger de la sorte son neveu outragé.

Dès que le marquis a rendu l'âme, la religieuse a voulu retourner chez son mari, qui se produisait dans les théâtres espagnols. On lui objecta les lois sur la renonciation aux vœux qu'elle avait prononcés. Gamarra eut recours à l'expédient le plus sommaire. Elle s'enfuit du couvent, rejoignit son mari qui était venu discrètement à Lisbonne, passa en Espagne, et retourna à son ancienne vie, sur les planches. Voilà une créature qui attend un roman en trois volumes, grâce aux renseignements de Francisco Xavier de Oliveira.

– Parlons maintenant de toi. La petite juive t'a-t-elle écrit ? Dis-moi quelque chose de cette étrange Leonor dont tu rêves... Que sais-tu d'elle ? Elle vient au Portugal ?

– Elle va venir bientôt. La dernière lettre de Sara à ma mère dit que dans les six prochains mois ils laissent les neiges de Hollande où le cœur de cette pauvre enfant meurt de froid ! Rends-toi compte, elle ne m'a pas encore écrit un mot qui ne soit pas transi par le froid qui règne là-bas, en ce pays ! À mes vers, elle répond par la prose la plus simple et la plus aride qu'aient inventée les femmes qui nous dédaignent.

– Tu es un fou sincère ! s'exclama Francisco Xavier aussitôt. Tu peux donc aimer sérieusement une fille que tu n'as jamais vue, simplement parce que ta mère t'a dit que bien des années avant sa naissance, elle était destinée à devenir ta femme ?

– Je le puis et je l'aime, dit António José, je me la suis représentée au gré de ma fantaisie. Tu ne sais pas ce que c'est que de s'abandonner à sa fantaisie, mon cher sébastianiste ? Ne t'imaginait-tu pas naguère, un roi Dom Sebastião qui était mort un siècle et demi avant ? Qu'est-ce que cela peut faire que j'attende le bonheur d'une femme qui vit, et revêt les couleurs célestes que lui donne ma fantaisie ? Je sais qu'elle est belle, qu'importe que je l'imagine d'une extrême beauté ? Je sais qu'elle est cultivée ; qu'est-ce que cela peut faire que ma fantaisie en fasse une des sœurs Sigeia¹ ? Si mes rêves doivent disparaître quand elle m'apparaîtra, ce ne sera pas une grosse

¹ Angela et surtout Luisa Sigeia, humanistes castillanes du XVI^e qui se sont mises au service de Dona Maria du Portugal.(NdT)

perte ; les parures que mon imaginative lui a offertes restent ma propriété ; je peux les donner à qui je voudrai après. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

Alors, rétorqua Oliveira, si tu ne veux pas être un fou extraordinaire, tu seras un fou tout à fait commun.

CHAPITRE III

ANTONIO JOSE DA SILVA s'était fait une réputation d'homme de lettres au talent confirmé. Ses facéties métriques passaient entre les mains des gens avertis, qui les portaient aux nues, pour recevoir leur part des grâces littéraires de l'époque, que l'on considère de nos jours comme des tares contagieuses des écoles italienne et espagnole. Dom Francisco Xavier de Meneses le quatrième comte de Ericeira, le plus fécond, et le moins contaminé des auteurs portugais de ce temps, recevait António José chez lui, et se plaisait à l'entendre réciter ses comédies, entrelardées de cocasses arias, il lui récitait des chants de sa bien fade *Henriqueida*, et l'invitait à s'écarter de l'imitation servile des Espagnols dans ses compositions théâtrales, et des jeux de mots de Gongora dans les poèmes graves, auxquels le diplômé ne s'adonnait qu'occasionnellement.

Francisco Xavier, qui passait pour un jeune homme d'une rare inventivité, un grand lecteur dans les moments que lui laissaient ses frasques notoires, participait également aux entretiens et aux soirées littéraires du comte de Ericeira.

António José et Francisco Xavier rencontrèrent dans la bibliothèque du comte où ils feuilletaient des livres, en attendant que le comte y entre, un certain Bartolomeu Lobo Correia, un particulier qui avait un penchant pour les lettres, et souffrait de cette triste disgrâce que les lettres n'avaient aucun penchant pour lui. Comme ami des gens qui lisent, ou parce qu'il ne distinguait pas les incapables, à moins qu'il eût de la compassion pour les imbéciles, le comte recevait Bartolomeu, en disant aux plus proches de ses intimes que ce n'était pas sa faute, à ce pauvre diable, s'il était devenu miraculeusement plus niais que son père.

Le dit père de ce Bartolomeu avait été un Pedro Lobo Correia, greffier au bureau de Comptabilité-Générale, décédé en 1708. Cet individu avait pénétré dans le temple des lettres avec, en guise d'offertoire, un livre de sa main, intitulé *La vie d'Adam et les prières contre les tempêtes*. Rien que le titre, sans l'aide des sottises contenues dans le livre, avait servi d'épithète à l'homme de lettres étouffé dans l'œuf.

Comme la passion des lettres le tenait, il se consacra au bout de quelques années, à la traduction de l'espagnol, et s'exposa à une plus modeste lumière avec *La naissance, la vie et la mort admirable du grand serviteur de Dieu Gregório Lopes, naturel du bourg de Linhares ; composé par le licencié Francisco, traduit en langue portugaise, auquel ont été ajoutés* (voyez comme il fut tenté par le démon de l'originalité) *la fin et le premier chapitre*. La fin et le premier chapitre de ce livre n'avaient aucun sens.

Outre d'autres traductions, voulant donner un témoignage public de sa piété, de la qualité de son christianisme, et de sa furieuse rancœur contre la race hébraïque, il a traduit du castillan un livre à lever le cœur intitulé : *Sentinelle contre les juifs, postée sur la tour de l'Église de Dieu & du Christ*. Après cet ouvrage, et d'autres services à la religion de la charité, et aux lettres portugaises, Pedro Lobo a laissé en mourant un volume plus mauvais et plus grossier que tous les autres, à savoir son fils Bartolomeu.

Bartolomeu Lobo feuilletait donc les livres précieux du comte de Ericeira, quand António José da Silva et Francisco Xavier entrèrent dans la bibliothèque. Ils furent rejoints, peu après, par le père Luís Álvares de Aguiar, prieur de São Jorge, un homme de soixante ans, respirant la gaieté d'un vieillard dans les yeux duquel brillait encore l'éclat de la jeunesse.

António José qui haïssait franchement Bartolomeu, tant pour la stupidité dont il avait hérité que pour celle dont il était lui-même affligé, ne perdait pas une occasion de faire rire à ses dépens en lui décochant ses traits plein de sel en présence de la société spirituelle et assez libre que recevait le comte. Parcourant des yeux la bibliothèque, l'Hébreu tomba par hasard sur un livre in octavo, intitulé : *Sentinelle contre les juifs &c*. Il prit le, livre, et dit :

– Eh ! Francisco Xavier ! Tu as lu ce diamantin petit ouvrage traduit par le père de monsieur Bartolomeu, ici présent ? *La Sentinelle contre les juifs* !

– Oh !... Oh !... Oh !... s'esclaffa le père Luís Álvares. C'est une œuvre qui nous fait des chatouilles aux pieds.

– Tiens, pourquoi ? demanda le fils du défunt traducteur, agacé.

– Pourquoi ? reprit le prêtre, parce que cette œuvre est farcie de sottises, et d'une immoralité immonde et abjecte.

– Ce serait un autre qui me le dirait... répondit Bartolomeu, mais vous, qui êtes un homme d'Église, un homme bien né !...

– Voulez-vous, Monsieur, rétorqua le prêtre, que les hommes d'Église et les hommes bien nés soient aussi stupides que monsieur votre père, que Dieu lui réserve la béatitude des simples d'esprit ?

António José et Francisco Xavier éclatèrent de rire. Bartolomeu, pour ne pas démentir sa bêtise coutumière, éclata de rire, lui aussi ; à ceci près que

l'onagre qui flaire sa femelle dans les brises de mai, rit avec plus d'esprit.

Le fils de João Mendes ouvrit le livre au hasard, parcourut quelques lignes et dit :

– Eh, Monsieur Bartolomeu, partagez-vous le sentiment de votre père sur les thèses de ce livre, qu'il a défendues jusqu'à sa mort ?

– Je crois en tout ce que mon père a cru. Tout ce qu'il a écrit et traduit, c'est l'expression même de la vérité, répondit-il.

– Bien. Vous défendez alors ce qui est dit ici, à propos de la race hébraïque.

– Parfaitement, Monsieur. Ce sont là les doctrines de l'Église ; et c'est parce que je l'entendais ainsi, que j'ai fait réimprimer ce livre il y a quinze ans.

– Vous avez fort bien fait, Monsieur Bartolomeu, acquiesça Francisco Xavier de Oliveira. Nous nous trouvons dans un pays où ce petit ouvrage de votre père va être imprimé une troisième fois¹.

Il le mérite ! ajouta António José da Silva. Dites-moi si l'immortalité n'est pas un mince honneur pour un livre où on lit des choses comme, écoutez :

Si les gens s'appliquaient vraiment à signaler les juifs, pour qu'ils soient reconnus pour leurs trahisons, Dieu ne s'est pas moins appliqué à les signaler pour les confondre, et leur infliger le châtement qu'ont mérité leurs ancêtres. Chez certains d'entre eux, les indices que donne la nature sur leur espèce ne sont pas évidents ; mais chez d'autres, ils se découvrent d'une façon claire, indiscutable, sans que leur industrie puisse les cacher et les dissimuler aux gens... Je dis donc qu'il y en a beaucoup qui sont mis en lumière par la main de Dieu, après qu'ils ont crucifié sa divine majesté ; certains...

– Notez bien cela ! s'exclama António José, interrompant sa lecture. Notez-le bien pour la gloire de l'histoire naturelle, celle du défunt Lobo mort, et celle du Lobo vivant².

Et il poursuivit la lecture :

Certains ont de petites queues qui sortent du corps au bas de leur dos ; d'autres projettent et répandent du sang...

Le père Luís Álvares le coupa :

– Holà, il y a des dames dans la pièce voisine, si vous voulez, allez lire dans la rue le reste de cette immondice³.

¹ Il fut effectivement réimprimé en 1748.

² *Lobo* signifiant *loup*, je n'oserais penser à une plaisanterie de l'auteur. Il ne faut pas vendre la peau du loup avant de l'avoir tué. (NdT)

³ Si vous ne pouvez vous passer de voir le reste de cette immondice, comme disait judicieusement le prieur de São Jorge, reportez-vous à la page 171 de l'édition de 1684.

– Je l'ai lue, dit Francisco Xavier en serrant les cartilages de son nez. Cela dégage des miasmes de latrines.

– Ainsi donc, répéta l'Hébreu, vous êtes convaincu, Monsieur Lobo, que certains juifs ont des petites queues qui leur sortent du corps au bas du dos ?

– Oui, Monsieur.

– Avez-vous vu ces choses, de vos yeux pénétrants ? Je vois moi-même aussi qu'il n'est pas imaginaire l'adage qui porte sur les connaisseurs qui mettent leur nez partout ! Quelle acuité, quelle profondeur dans ses investigations a manifestées le nez de ce savant en explorant des endroits aussi peu fréquentés, Monsieur Bartolomeu !

Une fois qu'il eut ri son content, le père Luís Álvares de Aguiar reprit son sérieux, et dit :

– C'est une vilaine tache pour le Portugal que cet ouvrage et d'autres du même tabac soient imprimés et répandus. Je déplore, Monsieur Lobo, que vous tiriez profit de ces excréments des misérables, des serviles veilles de votre père, dont les capacités intellectuelles sont à la hauteur de cette production, qu'il est allé chercher, pour la traduire, dans les caniveaux de la Castille. Voyez si, pour préserver votre honneur, mon cher Bartolomeu, mon cher ami, vous pouvez faire réexpédier chez vous tous les exemplaires de cette œuvre abjecte ; brûlez cette opprobre qui vous souille ainsi que votre père. Brûlez-les...

– Ou donnez-les, ajouta António José, pour alimenter le bûcher de quelque juif...

– Peut-être... murmura Bartolomeu, au moment précis où le jovial comte de Ericeira faisait son entrée, en s'excusant de son retard.

– Quel livre lit notre moderne Gil Vicente ? demanda le comte. Ah !... *Sentinelle contre les juifs*... Voilà un livre galant, qui prouve les avancées de l'Espagne en histoire naturelle. On y parle de certaines petites queues...

– Nous en parlions, précisa le prieur de São Jorge.

– Et vous avez vu, reprit le comte, pourquoi certains Israélites ont une petite queue ? L'explication se trouve deux pages plus loin.

– La voici, dit António José, et il lut :

Ceux qui ont une petite queue au bas du dos descendent en ligne directe de ceux d'entre eux qui étaient leurs maîtres, et qu'ils appelaient rabbis et que nous appelons rabbins¹ ; quand ils se mêlaient de juger et qu'aujourd'hui, ils enseignent leur loi en tant que maîtres et que juges, ils

¹ Un esprit dérangé ne peut manquer de rapprocher *rabo*, qui signifie le derrière ou la queue, de *rabbi*. Ce qui semble naturel en portugais l'est beaucoup moins en français. Cette confusion ne peut être rendue, quelle que soit notre bonne volonté. (NdT)

sont condamnés à ne pouvoir travailler assis sans ressentir de la gêne, une petite queue sort de leur dos, à l'endroit même où cela peut leur faire le plus mal...

Le comte l'interrompt :

– Vous me paraissez, Monsieur Bartolomeu, le prendre fort mal. Votre père, cher ami, n'est pas du tout concerné par notre critique. L'on ne demande de comptes à un traducteur que sur l'exactitude de sa version ; à mon avis, cette version est on ne peut plus fidèle à l'original espagnol. Ce qu'on reproche à votre père, c'est le méchant contenu de ce livre pieux, mon cher ami.

– Mon père, Monsieur le Comte, dit Bartolomeu, ne demande pas qu'on l'excuse d'avoir rendu un bon service à la religion. C'est aux juifs qu'il n'a pas fait une grande faveur en traduisant ce livre pieux, dont ces messieurs se moquent.

Bartolomeu décocha de ses yeux une rafale sur le dos d'António José da Silva au moment où il prononçait le mot *juifs*.

Le fils de Lourença Coutinho la prit au vol, se retourna vivement vers lui, et dit :

– Les juifs qui ont eu le malheur de naître sur le sol portugais ont essuyé leur part de l'ignominie de ce livre, car il est proposé dans une langue qui ressemble un tant soit peu à la portugaise ; en attendant, Dieu nous préserve de voir le Saint-Office croire à l'existence de ces petites queues !... La perversité, en général, se présente sous un aspect moins stupide. Il ne se trouverait aujourd'hui personne qui voulût vérifier la présence de telles excroissances, mis à part vous, Monsieur Bartolomeu !...

Le comte fit un geste pour imposer le silence à António José.

Bartolomeu attendit quelques instants avant de demander la permission de se retirer, en saluant profondément le prêtre, le juif et le fils du grand argentier.

– Vous avez tort, Monsieur Silva, dit le comte gravement, après le départ de Bartolomeu, vous avez tort de décocher des flèches si bien ajustées sur la tête de cet homme, il l'a dure ! Vous oubliez qu'il y a au Rossio un palais que l'on appelait des Estaus¹, et que l'on appelle aujourd'hui volcan de bûchers. Soyez prudent. Dites ce que vous voulez devant moi à la gloire de Moïse ou contre saint Paul ; devant la plupart des personnes qui pénètrent dans ces salles, faites attention.

¹ Le mot signifie lui-même hôtel, auberge, c'est le siège de l'Inquisition, qui se trouvait effectivement au Rossio. Il a été remplacé par le Théâtre National Dona Maria II. (NdT)

CHAPITRE IV

QUATRE JOURS APRES, le 6 août 1726, António José da Silva pénétrait, comme chaque jour, selon son habitude, dans le bureau de son père, quand trois familiers du Saint-Office lui donnèrent l'ordre de les suivre au Tribunal. L'Hébreu hésita quelques instants, réfléchissant au moyen le plus facile de s'échapper. Un des familiers, pénétrant les secrets de son âme, laissa filer un rire moqueur, et dit :

– Ne songez pas à vous enfuir, les allées de votre maison sont surveillées. Il y a partout "des sentinelles contre les juifs."

António José da Silva comprit l'allusion. Il demanda qu'on le laissât prendre congé de son vieux père et de sa mère, en s'obligeant à monter accompagné. On ne le lui donna pas cette autorisation qu'il sollicitait, le visage baigné de larmes.

António José sortit devant les trois familiers et demanda à son voisin épicier de prévenir ses parents qu'il avait été arrêté.

Le même jour, à la même heure, le prieur de São Jorge, Luís Álvares de Aguiar fut appréhendé et conduit dans les geôles de l'Inquisition.

L'arrestation du fils de Lourença Coutinho ne suscita aucune surprise. L'Inquisition et les dévots se rappelaient encore la juive, qui était sortie absoute, de là où la piété exigeait qu'elle sortît en mitre, avec un san-benito. Une grande partie du public était scandalisé par ce rare exemple d'indulgence qui, jusqu'à un certain point, menaçait d'entamer l'intégrité des inquisiteurs. En apprenant donc la nouvelle de l'incarcération d'António José da Silva, les gens pieux qui en avaient été scandalisés ressentirent une satisfaction qui les soulageait.

Concernant le prieur de São Jorge, beaucoup de bonnes gens furent déconcertés. Le Père Álvares de Aguiar, originaire d'une fort illustre famille, n'avait rien à envier, pour ce qui est de l'ancienneté à la plus remarquable des lignées de chrétiens. Le bruit courait que, de ses seize ans aux soixante-dix et quelques qu'il avait, il s'était distingué par les égards mondains qu'il avait manifesté aux dames, en vouant aux plus belles et aux plus nobles un amour aussi raffiné que versatile, et pas toujours idéal. Autour de lui, à ce que disait son ami Francisco Xavier de Oliveira, s'épanouissait une sorte de harem spirituel, composé de tendres et juvéniles beautés, dont il se nommait le père, et en même temps, le maître et le galant. Ce bon prêtre, dit son contemporain, qui n'avait pas d'autre faiblesse que la passion de l'amour, ne laissait filtrer ce penchant ni dans ses œuvres, ni dans ses

paroles. Il soutenait juste que "l'amour est le couronnement et l'abrégé de la loi tout entière ; et que ce qu'on appelle la charité dans les Saintes Écritures n'est autre que l'amour, selon saint Jérôme." Bien qu'il aimât, jusqu'à l'idolâtrie les belles femmes de la plus noble extrace, il ne leur parlait jamais d'autre chose que de l'amour de Dieu ; et son cœur semblait déborder de cet amour, si nous portons notre attention sur les grandes œuvres de charité auxquelles il ne cessait de se consacrer. Le chevalier de Oliveira s'étend encore plus sur ce sujet : "J'ai beaucoup vécu dans son intimité. Ses qualités étaient foncièrement si remarquables, tout le monde l'estimait, y compris les personnes les plus en vue au Portugal par la qualité de leurs origines ou par l'étendue de leur savoir."

Tout le monde fut donc stupéfait et consterné. Personne n'arrivait à discerner la raison d'une telle incarcération. Celui qui eût été le plus à même de satisfaire la curiosité du public, c'était le fils du traducteur de la *Sentinelle contre les juifs*.

Attendons la sentence qu'on prononcera contre lui.

Dès qu'il put transporter son épouse évanouie et comme morte, après avoir essuyé le choc de cette nouvelle, João Mendes da Silva courut chez le comte de Ericeira lui demander de tout faire pour que son fils fût élargi. Le comte, atterré, écouta son récit, et dit :

– Je l'ai prévu... Je connais l'origine de cette dénonciation... Allez avec l'aide de Dieu, je commence à partir de cet instant à travailler au salut de ce pauvre garçon.

De là, João Mendes partit à la recherche du père de Francisco Xavier de Oliveira, l'argentier. Il le trouva dans tous ses états.

– Mon fils aussi s'est trouvé à deux doigts d'être arrêté, C'est sa mère qui l'a sauvé hier, en se jetant à genoux, aux pieds de l'inquisiteur, parce qu'un conseiller du Saint-Office a eu pitié de mes cheveux blancs, et m'a prévenu. Je ne sais que faire pour vous aider, Monsieur João Mendes !... Moi aussi, je suis suspect à présent. Depuis que l'Inquisition a arrêté le prieur de São Jorge, il n'y a personne, à ma connaissance, qui soit à l'abri !...

João Mendes repartit complètement anéanti. Il alla demander de l'aide au fameux Diogo de Barros, qui défendait si bien les malheureux. L'ancien insuffla quelque espoir au cœur du septuagénaire en lui disant qu'il était encore un familier.

– Et c'est à ce moment précis, remarqua Diogo de Barros, que la fille de mon Jorge venait ici pour célébrer le mariage ! Il faut le sauver avant qu'elle n'arrive. Je ne vais le faire savoir ni à elle, ni à Sara. Recommandes à madame Lourença Coutinho de ne rien dire aux gens d'Amsterdam ; ou, si elle en parle, qu'elle les dissuade de venir au Portugal.

António José da Silva fut conduit au couloir qu'on appelait *nouveau*, à la cellule numéro six.

Le huitième jour il fut amené pour son interrogatoire à ce qu'on appelait la Table du Saint-Office. L'ouverture du procès avait été avancée. On lui lut les dépositions des témoins qui le désignaient comme un pratiquant de la religion juive. António José dit franchement qu'il n'avait vécu ni comme un chrétien, ni comme un Israélite ; mais si on lui laissait la vie au prix de son repentir, il ferait une totale abjuration de ses erreurs.

On accepta qu'il abjurât ; comme il n'avouait pas que l'on judaïsait chez ses parents, on le mit à la question, en lui imposant le tourniquet. On infligea cette torture à ses mains jusqu'à lui séparer la chair des os. Comme il apparaît dans la rédaction des actes, au moment où l'on serrait les étaux sur ses doigts, il invoquait Dieu, et pas la Vierge, ni aucun saint du royaume des cieux.

Durant ce supplice lent, interrompu par les ténèbres du cachot, que faisait Francisco Xavier de Oliveira ?

Il endurait une autre sorte de torture.

Cette Joana Vitorina qui occupait à ce point son âme, la Gitane courtisée par le fatidique Espagnol, disparut un jour, abandonnant sa mère, à charge pour lui de chercher à la retrouver. Accompagné de deux vigoureux domestiques, il mit la main au collet de la vieille, et la menaça de lui faire subir les pires sévices jusqu'à ce qu'elle consentît à dire où sa fille était allée. La démoniaque de naguère se souvenait des briques chauffées à blanc. Elle révéla que sa Joana s'était enfuie à Valladolid avec un Espagnol, qui lui promettait des palais sur ses terres, et sa main d'époux.

Le garçon, hors de lui, oublia son pauvre ami incarcéré, sa mère rongée par l'angoisse, son père que la peur de l'Inquisition avait fait tomber malade, il oublia tout, parce que le serpent de la jalousie serra ses anneaux autour de sa poitrine, et versa son poison au sein de son âme jusqu'à lui brûler toutes les fibres de l'amitié et de l'amour filial.

Il demanda l'argent qu'il n'arriva pas à dérober dans les casiers de son père, et prit le chemin de l'Espagne. Il entra à Valladolid où il ne connaissait personne ; mais il avait entendu son père dire que Don Rafael Hernandes de Bobadilha, alcade de Valladolid, était son ami, et un parent du mari d'une de ses sœurs, mariée à Barcelone.

Il se présenta à l'alcade ; il lui dit qui il était, et le but de son voyage. Don Rafael le reçut en pouffant gentiment, avant de s'écrier :

– Je sais où elle est descendue, la Gitane, vous avez de la chance, mon garçon !

– Et le lâche qui me l'a volée ? répondit Xavier.

– Lui, il a été arrêté hier ; il se trouve au château, et nous verrons où les lois envoient les chefs d'une bande de brigands. Sachez, Monsieur, que votre Joana a eu l'honneur d'héberger dans sa généreuse poitrine le cœur du plus redoutable bandit des Asturies. C'est à vous de voir si vous avez quelque chose à faire d'une créature galvaudée dans de si abjectes amours.

– Où puis-je la trouver ? dit le Portugais, sur un ton véhément.

– À l'auberge où l'on a arrêté ce brigand. Que voulez-vous faire à cette femme ?

– La tuer !

– Vous avez bien raison ! acquiesça gravement l'alcade. Allez la tuer : c'est une roulure, que cette femme ! Vous rendrez service à l'humanité, Dom Francisco ! Si je n'avais rien d'autre à faire, j'irais, moi aussi, lui enfoncer mon couteau dans la gorge...

– Vous moqueriez-vous, Don Rafael, de mon infortune, dit le jeune homme en le coupant.

– Non, Monsieur. Je me délasse en votre compagnie, en attendant qu'arrive le chocolat que j'ai fait préparer... Le voici. Asseyez-vous ici, mon garçon. Prenez le temps de goûter, vous irez ensuite perpétrer votre tziganicide, à une heure plus appropriée à ces atrocités. Laissez la lune se lever, pour que les poètes espagnols aient une occasion de parler de la lune, quand ils chanteront dans une funèbre romance la mort de cette Gitane des mains de Dom Francisco, le paladin trahi — le Portugais ! Ah ! Qu'est-ce qu'elles ne vont pas faire comme raffut, les Muses ! Combien de poèmes dégoulinants de sang ne vont pas sortir de la poitrine poignardée de Joana ! La peste emporte ce nom-là ! Je n'ai jamais vu de Joana mise en vers ! Dommage qu'elle ne puisse se faire baptiser avant sa mort, Chevalier ! Si vous le permettez, Dom Francisco, je vais de ce pas, pour l'amour de la poésie castillane, me concerter avec l'évêque, pour voir si nous pouvons la rebaptiser. Accordez-moi la grâce de ne pas tuer cette fille jusqu'à demain à cette heure !

Francisco Xavier prenait son chocolat, et riait, quand il ne se plantait pas les dents sur la lèvre inférieure.

Quand ils eurent fini de se restaurer, Don Rafael Hernandes de Bobadilha prit un air grave, et dit :

– J'ai été, je suis et je resterai l'ami de votre père. Nous avons séjourné en Flandre il y a trente ans ; nous étions tous les deux secrétaires des ministres de nos patries. Votre père était un homme honorable, un fidalgo de la vieille école. On vous a conçu, Monsieur Dom Francisco, dans les entrailles du néant. Il en résulte que vous vous trouvez presque imberbe, et moi couvert de neige. Ces cheveux blancs doivent vous suggérer l'idée que j'ai eu les

cheveux noirs, et que j'ai éprouvé autant de passions que j'ai de cheveux. Vous vous trouvez devant un vieillard qui lit dans les replis du cœur. La Tzigane qui vous a amené à Valladolid vous inspire encore plus d'amour aujourd'hui qu'avant de s'enfuir loin de vous...

– Oh ! lâcha Francisco Xavier.

– Épargnez-moi votre rhétorique, et votre théâtre, Dom Francisco. Je vous le demande : voulez-vous emmener la Gitane ? Allons : répondez !

– Il me faut me venger ! Je veux la tuer, en l'aimant !

– Dans ce cas, tuez-la ! reprit l'alcade sur le même ton persifleur qu'au premier abord. Je vais envoyer quelqu'un avec vous à l'auberge, il vous la montrera. Qu'elle meure quand même, cette Joana, et que les poètes restent paralysés à cause du nom le plus grossier qu'on ait jamais entendu dans des tragédies ! Allez, partez, dom meurtrier !

L'alcade se leva, il appela à la fenêtre un agent, et lui donna l'ordre de conduire son hôte à l'auberge qu'il lui indiqua.

CHAPITRE V

JE TIENS QU'IL Y A DES LARMES qui possèdent la vertu mirifique de laver les taches que laisse la perfidie sur le visage de la femme qu'on aime.

Ces larmes sont magiques, ce sont les philtres du sortilège autour duquel a tourné la science de nos ancêtres, et dont la piété a nourri la voracité des bûchers. Ce sont les larmes qui détiennent et renferment les vertus lucifériennes ; elles sont sorties du laboratoire de l'enfer ; elles ne sont pas le sang de l'âme, selon la définition de père Bernardes.

Quand Francisco Xavier pénétra dans la chambre où elle écrivait, elle avait le visage emperlé de larmes. Le courroux du jeune homme s'y est noyé. Les bras croisés, les lèvres serrées, les yeux flamboyants, Francisco Xavier s'arrêta au seuil de la chambre. Joana se leva, se saisit du poignard qui se trouvait sur le bureau, le tira de son fourreau, le prit par la pointe, s'avança vers le chevalier, avec un air solennel, les yeux baissés vers le sol, elle le lui tendit, en disant :

– Tue-moi. On y gagne à tuer une femme que les remords vont faire mourir à petit feu.

Francisco passa devant elle, s'approcha de la table où elle écrivait, se pencha sur le papier, et lut.

C'était la lettre que la gitane écrivait à sa mère, pour lui demander de l'envoyer chercher, parce qu'elle se voyait sans aucun appui à Valladolid. Sur l'homme, avec lequel elle avait fui, elle disait juste qu'elle avait été atrocement trompée par un infâme. "Le voilà vengé, écrivait-elle, le bon

garçon que je lui ai sacrifié ; si vous le voyez, dites-lui de ne pas me souhaiter une pire disgrâce."

Après avoir lu ces mots, Francisco Xavier tourna les yeux vers la Gitane qui restait immobile avec son poignard. Il s'assit ensuite, et se mit à pleurer, en haletant, affligé, le visage plongé dans ses mains. Joana s'approcha de lui et s'agenouilla, le visage penché sur son sein, les bras ballants, et le poignard à sa main droite. Francisco Xavier la vit ainsi ; il se leva brusquement, il voulut s'enfuir, se précipiter dehors. Personne ne l'empêchait de passer ; il pouvait fuir autant qu'il voulait ; mais, la fourberie fatale, la chaîne magnétique semblait lui arracher le cœur à travers le dos, alors qu'il s'enfuyait. C'était la Tzigane !... L'amour infernal de cette race maudite de Dieu, qui détient l'omnipotence de Lucifer.

Le garçon tourna sur ses talons On eût dit un phénomène fantastique : à peine si l'on sentait réellement, dans cette chambre, le ridicule des regards, des attitudes, et du silence. L'on en était à ce curieux moment de la scène où l'on doit rire l'un de l'autre, quand Joana se jeta contre sa poitrine, en poussant un cri strident, comme sorti d'un cœur qui se meurt. Si on ne la soutenait pas, elle tomberait ; mais elle n'est pas tombée. Ses bras à lui la serraient très, très fort ; et s'il ne suffisait pas de ses bras pour la retenir, je crois qu'ils resteraient collés l'un à l'autre par leurs lèvres.

Comme ils s'aimaient !

Et puis, il n'y a rien à ajouter sur leur réconciliation. L'alcade entama le dîner par un éclat de rire, tandis que le Portugais lui racontait la scène en reproduisant les mines et les transports aboutissant à des serments, où ils se juraient réciproquement un éternel amour de quelques semaines supplémentaires.

C'est le lendemain, alors qu'il s'occupait des préparatifs de leur voyage, que Francisco Xavier rencontra les deux juives que l'on poursuivait, sur le parvis de l'église. Vous devez vous en souvenir, cher lecteur.

Francisco Xavier resta encore trois jours à Valladolid où il attendait une bonne nouvelle concernant les prisonnières. Don Rafael donna quelque espoir au jeune homme, qui partit pour Lisbonne en compagnie de la Gitane.

Le cœur en paix, il songea à sauver António José da Silva. Elle ne vaudrait pas grand chose, sa protection, car il était si mal vu par le Saint-Office, que ses parents ne cessaient de le presser de quitter le Portugal. Diogo de Barros le dissuada de solliciter la miséricorde de Saint-Dominique pour son ami, son entremise n'était pas souhaitable, à moins qu'il voulût aggraver les charges pesant sur le prisonnier.

Les protecteurs du fils de João Mendes, quoique puissants, ignoraient et

craignaient la sentence de ce fatal treizième jour d'Octobre, auquel on avait fixé l'autodafé. Diogo de Barros et le comte de Ericeira comptaient sur les interventions des qualificateurs du Saint-Office ; ils se méfiaient cependant du grand inquisiteur.

Les cloches sonnèrent pour appeler les fidèles à assister aux sentences à l'église de São Domingos. Parmi les prévenus formant l'avant-garde, il y avait António José avec un san-benito, pieds nus, le crâne rasé, à côté du parain qu'on lui avait nommé. Le fait qu'il marchât parmi les premiers prévenus déclencha une grande jubilation chez les siens. Ceux qui s'avançaient derrière le Crucifié, brandi au milieu de la procession, pouvaient déjà se préparer aux souffrances du bûcher, parce qu'ils ne voyaient plus le visage du Christ. António José da Silva entendit le sermon des pieuses lèvres d'un frère dominicain qui avait toujours été plongé dans l'extase devant la miséricorde dont faisait preuve la sainte Inquisition quand elle recherchait les âmes égarées loin du chemin de la gloire pour les restituer à leur Créateur.

À la fin du sermon, deux moines montèrent en chaire pour lire un résumé des procès, et annoncer les peines dont étaient frappés les condamnés.

La première sentence qu'on lut fut celle du Père Luís Álvares de Aguiar, accusé de prostituer ses dévotes dans son confessionnal, un crime dont il s'était confessé sous la torture. Privé du droit d'exercer ses fonctions ecclésiastiques, il fut condamné à un exil perpétuel.

Ce n'est qu'à cette occasion qu'António José Silva apprit que le prieur de São Jorge avait été une autre victime de la délation de Bartolomeu Lobo Carreia. Les autres prévenus suivirent.

Un familier conduisit ensuite par la main António José au milieu des galeries occupées par des moines, des évêques, des qualificateurs et des familiers. Il entendit lire le procès où il avait à répondre du crime d'avoir judaïsé. La sentence était absolutoire vu que le prévenu, dans sa confession, abjurait les doctrines des dogmes judaïques. On l'amena ensuite en haut de l'autel, où on le fit agenouiller, et poser la main sur un missel. Dans cette posture, il récita sa protestation de foi, et attendit que l'inquisiteur l'absolve de l'excommunication et lui impose sa pénitence¹.

Une fois terminée la lecture des sentences, au moment de sortir du temple

¹ Ces détails sur les cérémonies des autodafés, comme d'autres qui suivront et que j'ai retenus pour ce livre, je les ai trouvés écrits dans un petit livre qui fait autorité de l'admirable bibliothèque de mon docte ami José Gomes Monteiro. Il s'intitule, ce livre écrit en français, imprimé en 1688, *Relation de l'Inquisition de Goa*. Le narrateur était un médecin français ; il y a subi deux ans de cachot en tant qu'hérétique, avant de venir faire au Portugal cinq ans de galère, que lui a épargnés un autre médecin français, qui soignait Maria Francisca de Savoie, l'épouse de Pedro II. Je donnerai en temps voulu une vue plus générale du contexte de ce livre.

pour entrer dans la Casa Santa¹, António José parcourut la multitude du regard et vit Francisco Xavier de Oliveira, ainsi que sa mère, qui dissimulait ses larmes derrière sa mantille. Il entra au tribunal, ôta son san-benito, sa culotte, et sa chemise grisâtre rayée de blanc pour remettre à l'alcade de l'Inquisition ces effets, et attendit que l'inquisiteur, lui indiquât, deux heures après, sur une liste manuscrite, les articles de sa pénitence, et fit le signe de la croix, pour une dernière bénédiction miséricordieuse.

À la tombée de la nuit, le fils de João Mendes pénétra dans la litière du grand argentier, et fut conduit chez ses parents. Quand Lourença Coutinho vit ses doigts abîmés, et les articulations de ses phalanges encore en sang sous l'effet de la torture, elle perdit connaissance dans les bras de son fils. L'ancien, les mains levées, étouffait tant il sanglotait, en détournant les yeux des cicatrices mal refermées, que montrait le jeune homme. Francisco Xavier pestait, blasphémait la Providence, en mettant son existence en doute, et le fait qu'elle se reconnût sans broncher dans les atrocités de ce monde.

À ses premiers jours de liberté, António José éveilla quelques inquiétudes sur son état mental, vus la mine sombre et le visage pétrifié qu'il gardait de longues heures, plongé dans une terrifiante inertie. La première fois qu'il sortit de chez lui, il se rendit au couvent de São Domingos s'entretenir de sujets spirituels avec des moines dont on célébrait la vertu et le savoir. Il fuyait ses anciennes relations, précisément Francisco Xavier de Oliveira, qui plus qu'aucun autre éprouvait de la pitié pour la tête tourneboulée du pauvre António. Quand l'amant de Joana Vitorina voulait raconter les événements de Valladolid, António José interrompait son récit, en lui demandant de ne pas distraire son esprit. Oliveira riait sous cape des mines pieuses de son ami, lequel était en vérité parfois ridicule quand il évoquait comme un vrai séraphin ses visions et ses rêves béatifiques.

Cette maladie cérébrale, due aux ténèbres, à l'isolement et aux tortures de la Casa Santa, connut progressivement, avec le temps, quelques rémissions. Ce rétablissement n'empêchait pourtant pas António José, chaque jour, d'aller au Couvent de São Domingos, bavarder, s'instruire et conforter sa piété avec les moines.

Pendant ce temps, avec le soutien solide de l'oncle de Jorge Barros, Lourença Coutinho et João Mendes, s'employaient inlassablement à faire libérer Sara et Leonor. António José entendait d'abord parler d'elles, avec une quasi indifférence, il manifesta ensuite une certaine compassion. Il disait que le malheur était nécessaire, quand il survenait au moment où l'on s'écartait du droit chemin, parce que, sans lui, jamais nous ne viendrions à

¹ *Sainte Maison* . C'est le nom qu'on donnait au Tribunal de l'Inquisition. (NdT)

bout des dangereuses traverses qui nous mènent à la perte. "Pourvu, ajoutait-il, que Sara et Leonor apprennent la véritable religion, comme cela m'est arrivé."

Lourença pleurait quand elle entendait cela. Francisco Xavier le regardait, le visage empreint d'une sincère amertume, et se disait : "Ils lui ont fait perdre la raison !"

Don Rafael Hernandez prévint son vieil ami, José de Oliveira, que les deux prisonnières seraient sans faute élargies lors du premier autodafé ; les démarches à partir du Portugal auprès de l'inquisiteur et des qualificateurs du Saint-Office étaient presque superflues; il leur assurait que le Saint-Office était, en Espagne bien moins rigoureux que le tribunal portugais ; et, s'agissant des deux femmes, il n'y avait rien à craindre, sinon deux mois au plus de prison, dans une cellule bien éclairée, pourvue de tout ce qu'elles faisaient venir à leurs frais.

Un peu avant le 26 janvier, chargé d'ans et de vertus, Diogo de Barros voulut encore offrir ses bons offices de parent à la fille de son neveu Jorge, en allant à Valladolid chercher les deux dames, pour les ramener de là au sein de leur famille. Francisco Xavier, comme le garçon romanesque qu'il était, caressant la chevaleresque bizarrerie d'apparaître à une heure heureuse aux dames qui l'avaient vu, plongées dans une atroce angoisse, accompagna l'ancien, avec l'assentiment chaleureux de son père, que plongeait dans une cruelle angoisse les sorties de son fils contre les inquisiteurs.

Nous voici donc arrivés au point où Sara et Leonor sont sorties absoutes, avec une pénitence, de l'Inquisition de Valladolid, à l'autodafé du 26 janvier 1727.

CHAPITRE VI

SARA S'INSTALLA chez l'oncle de son mari.

Lourença Coutinha et son amie se dévisagèrent et eurent de la peine à se reconnaître. Dans les traits altérés de ces femmes éprouvées, seule une réminiscence continuellement renouvelée pouvait entrevoir une ombre de leur ancienne beauté.

Sara voulut voir António José, l'homme qu'était devenu l'enfant qui se promenait à Covilhã avec sa fille dans les bras, et pleurait tant d'être séparé d'elle au moment des adieux. Le garçon fixa Leonor, il était stupéfait. Son visage n'exprimait pas vraiment la stupéfaction : il y avait là une manière d'idiot, qui cherche à s'accrocher à un rayon de lumière dans son passé, de la lumière éteinte de sa raison, de son amour, de ses espoirs.

Leonor le contemplait avec tristesse, cette tristesse que partagent les âmes compatissantes. Elle ne l'avait pas aimé ; elle s'était habituée à penser à lui. Elle s'imaginait un jeune homme plein d'esprit, de prestance, d'une sympathique mélancolie ; elle voyait un homme transi par le froid de son âme, aux prises avec les spasmes d'une sainte introversion, qui la regardait, elle, avec effarement, et les autres comme pour leur demander de lui éclairer le ténèbres où était plongée la mémoire de son cœur.

Prévenue par Lourença du déplorable état dans lequel la torture avait mis son fils, Leonor le poussait à se souvenir de son passé, lui récitait des vers de lui qu'elle avait reçus à Amsterdam, lui demandait de lui dire des poésies nouvelles ; elle l'invita un jour à gloser un quatrain. António da Silva y consentit en souriant, et lui dit :

– Un quatrain spirituel... Soit ! Il suffit de me demander, je vais vous l'écrire...

Mais au moment de plier les doigts pour tenir la plume, il lâcha un gémissement, et murmura :

– J'oubliais que je ne puis écrire... J'ai les doigts brisés¹.

– Ils commettent de ces infamies, les moines !

– Pour l'amour de Dieu, fit António José, pour l'amour de Dieu !... Ne parlez pas ainsi, Leonor ! Ne parlez pas... je peux vous accuser sous la torture !... Je souhaitais mourir quand on m'a soumis à la question ; c'est pour cela que je n'ai pas dénoncé mon père et ma mère, mais ceux qui ne peuvent soutenir la douleur, ni la peur de la mort... ceux-là dénoncent, leur père, leur mère, leur épouse et leurs enfants... Ils se dénoncent eux-mêmes, ils se calomnient, ils se déshonorent, ils se condamnent à l'enfer éternel, pour ne pas sentir chaque fibre se distendre et craquer dans leur corps, l'écoulement goutte à goutte de leur sang, l'extinction progressive, lente, affreuse de chaque étincelle de clarté dans leur esprit...

– Qu'est-ce que c'était que ces tortures... Comment a-t-on mis vos mains dans cet état ? demanda Leonor.

António José la fixa, comme épouvanté par cette question, et dit :

– Ne révélez jamais ce que vous avez vu à l'Inquisition de Valladolid, Leonor : faites attention, il n'y a pas de pardon pour la bouche imprudente qui laisse échapper une parole qui laisse transpirer ce qui se passe dans ces enfers !...

Après quoi, le fils de Lourença Coutinho, le visage empreint d'une sombre et mystérieuse solennité, sortit brusquement, fendant les familles hébraïques et chrétiennes qui l'entendaient et le voyaient, les larmes aux yeux.

– Ce sont là nos plans, Lourença, dit Sara. Regarde comme le malheur

¹ "... si cruellement torturé que ces doigts se retrouvèrent dans un tel état qu'il se passa beaucoup de temps avant qu'il pût signer de son nom. Costa e Silva, *Essai biographique*, T.10, p. 331.

nous l'a brisé !... Si ton fils continue de la sorte... nous pouvons perdre tout espoir de le ramener à une vie régulière, dans laquelle on puisse réaliser ce mariage... Ne t'a-t-il rien dit ?

– Quand je lui en parle, il me dit qu'il est mort pour le bonheur, et qu'il ne lui reste aucun espoir de rétablir ce qu'il a perdu. Avant, il était triste ; maintenant, il n'arrête pas de pleurer. Il ne peut écrire... c'est ce qui pouvait lui arriver de pire... Je ne sais comment le distraire. Il passe de couvent en couvent. Dans le quartier, on le traite d'hypocrite, mon pauvre fils... ce qu'il est, c'est presque fou, et la Divine Providence ne lui vient pas en aide... Mon seul espoir, c'est toi, Leonor ! s'exclama Lourença, en embrassant la fille de Georges de Barros. C'est toi qui vas sauver mon António, ton époux !... Donne-lui un peu de chaleur à son cœur congelé dans le froid des culs de basse-fosse. Réveille-le, ma fille ; ramène-le aux joies de ce monde...

– Je ne les éprouve pas... balbutia Leonor. Je ne sens pas plus de chaleur que lui dans mon cœur...

– Tu ne l'aimes donc pas ?! rétorqua Lourença, comme surprise par la froideur de Leonor.

– Comment peuvent s'aimer des personnes qui ne se sont vues qu'au cours de leur enfance ! répondit la fille de Sara. Mais je ne veux pas dire par là, Madame Lourença, que je refuse d'être l'épouse de votre fils, si telle est la volonté de ma mère, et si c'est là le destin que m'avait prévu mon père chéri. Sans songer au mariage, mon amie, je vais faire tout ce que je pourrai pour distraire António de ses humeurs sombres, croyez-moi...

Lourença porta la main de Leonor à ses lèvres, remarqua la bague, et dit :

– La voilà, la bague de ton père, ma petite !... Ne la perds pas... Ils te l'ont laissée, les gens de l'Inquisition ? Ici, au Portugal, ce n'est pas l'usage de restituer à ceux qu'on absout, les biens qu'ils trouvent quand ils mettent la main dessus. On ne m'a jamais restitué, à moi, deux bagues serties de pierres, et un bracelet que j'ai ramené du Brésil¹... On ne vous a pas coupé les cheveux, à l'Inquisition de Valladolid ?

¹ Quels que soient les objets précieux trouvés chez les prévenus, au moment de les tondre et de les revêtir de la tenue de l'Inquisition, on ne les a jamais rendus aux prisonniers, personnellement libres ou réconciliés. L'auteur et martyr de *l'Inquisition de Goa*, un livre que j'ai cité il y a peu, en inventoriant les gains des inquisiteurs, a dit : "Outre l'honneur, l'autorité, et les profits annexes inséparables de la charge de ces inquisiteurs, leurs bénéfices s'accroissent de deux façons : La première, c'est lorsqu'on met aux enchères les dépouilles des prisonniers, pour tout ce qu'ils trouvent à leur goût, ils envoient des domestiques à eux participer aux enchères, durant lesquelles personne ne renchérit, dès que le domestique se fait connaître ; les objets sont adjugés au plus bas prix ; la seconde, c'est que même si le produit des biens confisqués est versé au Trésor, on le remet aussitôt entre les mains des inquisiteurs, parce qu'ils le réclament, pour subvenir aux dépenses secrètes du Saint-Office, et personne n'ose leur demander de comptes : de sorte que le produit de ces confiscation leur revient".

– Non, et il ne nous ont pas fait changer de vêtements, dit Sara.

– Ne dites pas alors, mes filles, que vous avez souffert... Votre prison fut douce ; le Dieu qui prend en pitié les infortunés qui n'ont commis aucune faute ne vous a pas abandonnées... Et le trésor ? poursuivit Lourença, quand allez vous récupérer vos biens, mes filles ?

– Nous ne nous inquiétons plus de richesse, dit Sara. L'oncle de mon Jorge suppose que le coffre n'existe plus.

– Il y a un an, reprit Lourença, mon mari a appris du chapelain de Bemposta que rien de tel n'était apparu.

– Tu me l'as dit dans une lettre envoyée à Amsterdam.

– C'est vrai : je m'en souviens bien... Et, s'il apprend que vous êtes venues de Hollande, le fils du chapelain, qui est l'intendant des infants, est capable de chercher à vous retrouver pour voir s'il découvre votre secret. Méfiez-vous de lui, je ne lui fais pas vraiment confiance bien qu'il se montre fort touché par le sort de mon António, et qu'il m'ait dit qu'il avait intercédé pour lui auprès des infants. Il s'appelle Duarte Cotinel Franco, il est allé à l'école avec mes enfants et le petit Francisco Xavier, et Dieu sait combien de chagrins il a infligés à mon amie Dona Isabel, en emmenant son fils à des soirées de Bemposta, où vont tous les paniers percés et toutes les femmes perdues de Lisbonne. Je ne l'aime pas... Je ne sais ce que me dit mon cœur sur cet homme, qui ne m'a fait aucun mal ! Ce sont là des lubies d'une femme qui ne cesse de trembler en pensant aux faux amis... Par dessus le marché, j'ai entendu dire qu'il est familier du Saint-Office, et que son père est qualificateur. Je vous raconte tout cela mes filles, pour que vous ne vous fiez pas à ce fameux Duarte Cotinel ; il lui suffit d'être le fils d'une Gitane, à ce qu'on dit. Le religieux qui jouit à présent d'une bonne réputation, a été l'un des prêtres les plus libertins de Lisbonne. Maintenant, on l'a recueilli pour estimer et qualifier les fautes des chrétiens-nouveaux, des hérétiques et des sorciers.

CHAPITRE VII

DES L'HEURE OU ANTONIO JOSE et le prier de São Jorge furent arrêtés, Francisco Xavier de Oliveira fit au démon de la vengeance un vœu aussi fervent que celui qu'il avait adressé, à deux doigts de faire naufrage, à Notre Dame de la Penha de França. La victime qu'il promit de sacrifier dans cette hécatombe offerte au diable, c'était ce Bartolomeu, le fils du traducteur de la *Sentinelle contre les juifs*, qui défendait la thèse des

petites queues des rabbins.

Il était incapable de tuer un homme en traître, Francisco Xavier. Sa vigueur, dont il avait fort souvent administré la preuve au grand désagrément de ses adversaires éreintés, l'engageait à faire face à ses ennemis, et à les écrabouiller, si la victime se trouvait entre un mur et lui. Un seul homme, à Lisbonne, lui disputait la primauté, en ce qui concerne la force physique, c'était un certain Dom Henriques de Arroios, qui soutenait quatre minutes dans la paume de sa main la meule d'un moulin, avant de la lancer en la faisant rouler sur une distance de dix à quinze pas.

Dans les corridas, un autre homme rivalisait avec lui pour ce qui est de la force et de la dextérité ; c'était le marquis de Alegrete, Manuel Teles da Silva qui, à une fête de Notre Dame de la Piété, dans la cour du comte de Cadaval, en présence du roi, avait coupé au ras de la nuque la tête à un taureau d'un seul coup de son coutelas.

Le chevalier de Oliveira dit de lui-même qu'à vingt ans, il empoignait un bœuf et le subjuguait en combat singulier. Il ajoute que personne ne l'a vaincu au jeu de lancer en l'air un boulet de fer, de le recevoir quand il retombait, et de le relancer trois fois de suite aussi haut. Or un homme qui jouait de la sorte avec un boulet de fer, devait se dire qu'entre ses mains, la tête de Bartolomeu ne pèserait pas plus lourd qu'une noisette.

Son principal souci, c'était de se sortir proprement de cette entreprise, pour ne causer aucune peine à sa famille, et ne pas infliger à ses amis l'ennui de s'employer à le faire relâcher.

Bartolomeu avait une propriété à Oeiras, au bord de la mer, où il avait l'habitude de passer l'été, en la savoureuse compagnie de ses livres, en relisant et commentant les œuvres inédites de son père, dans le but de les faire imprimer, quand le niveau du public mériterait un tel présent.

Francisco Xavier suivait ses traces, sans révéler à personne pour quelle raison il parcourait, minutieusement, au galop, la route de Pedrouços.

Alors qu'il rentrait, une après-midi, à la tombée du jour, il aperçut, sur la plage de Dafundo, Bartolomeu, pensif, qui se promenait en philosophant au bord de la mer. Francisco Xavier mit pied à terre, après avoir jeté un coup d'œil sur la plage déserte. Il s'approcha de Bartolomeu, et lui demanda s'il avait trouvé dans ses méditations la cause efficiente des petites queues qui poussaient au bas de l'échine de certains juifs.

Bartolomeu balbutiait et tremblait. Pressé de saisir l'occasion, il lui demanda s'il ne sentait pas le remords cuisant d'avoir fait exiler, en recourant à l'Inquisition, un vieil homme de soixante-cinq ans, et broyer sous la torture les doigts d'António José da Silva. Bartolomeu s'apprêtait à arracher quelques cris de sa poitrine anxieuse, quand Francisco Xavier lui

dit, en le saisissant à la gorge :

– Ce que vous avez, votre Seigneurie, c'est que vous brûlez de remords, et que vous avez besoin que l'on vous rafraîchisse.

Sur ce, il l'empoigna par ses vêtements, des deux côtés, le balança d'avant en arrière pour lui imprimer l'impulsion nécessaire, et le jeta dans le Tage. Le bonhomme se débattit quelques secondes à la surface de l'eau, disparut, montra ses jambes plus loin, là où le ressac l'entraîna, et ne donna plus aucun signe de son existence aux yeux attentifs de Francisco Xavier, qui invoquait les étoiles et la lune en les prenant à témoin de cette bonne action dans sa vie. Le jeune homme partit au galop, tranquillement, comme quelqu'un qui, après avoir accompli un exploit, fait le point sur les heureuses conséquences de son acte, en se disant : "Si les chrétiens purifient les hérétiques par le feu, pourquoi les hommes raisonnables ne purifieraient-ils pas les fanatiques dans l'eau ? Faisons, nous aussi, nos autodafés, ce seront des autodafés aquatiques."

Le matin suivant, la marée rejeta le cadavre de Bartolomeu au pied de la tour de São Gião. La nouvelle parvint aussitôt à António José da Silva, qui ne savait pas s'il devait s'en réjouir, ou craindre une éventuelle inculpation d'homicide. Francisco Xavier le trouva plongé dans cette incertitude, et lui dit :

– Ne crains rien, imbécile, cet infâme délateur est mort sans la moindre contusion. Je l'ai pris comme il faut par les tissus de ses vêtements, et lui ai serré le cou avec tellement de précautions, que le bonhomme a juste dû subir l'inconvénient de boire autant d'eau qu'il a fait verser de larmes. Tu es vengé, c'est l'essentiel. Si je n'ai pu te délivrer de l'Inquisition, j'ai délivré l'humanité d'une sale bête.

– Serai-je délivré des autres ? demanda António José. La crainte se lisait sur son visage.

– Oui, si tu continues à manifester cette salutaire hypocrisie en perdant ton temps dans des couvents de moines. Fais-le ; c'est bon pour toi. Mais moi, tu ne me trompes pas.

– Tais-toi, fit le juif, Tais-toi, je crois à Jésus-Christ et à la Vierge.

– Tu fais fort bien, mon ami, dis-le à tout le monde, dis-le moi aussi...

– Si tu entendais le frère António Esteves de São Domingos... Je voudrais que tu l'entendisses !... Il m'a convaincu, il m'a ramené à l'essence même du christianisme avec ses raisons irréfutables. Reviens à ton ancienne foi, mon ami. Je demanderai à Notre Dame de la Penha qu'elle t'éclaire et te convertisse à cette ferveur avec laquelle tu lui as demandé un remède quand les vagues te submergeaient...

Francisco Xavier l'interrompit :

– Entendu, demande ce que tu voudras ; mais raconte-moi quelque-chose sur cette merveilleuse Leonor, qui est belle à n'y plus tenir. Tu vas te marier ou pas ? Attention, si tu ne cours pas vite à son secours, c'est moi qui vais lui faire la cour ! La foi ! Ne me fais pas rire avec ça !

– Comme tu voudras, dit Silva, d'une voix triste et sereine, j'ai perdu le goût de la vie. Le sang que l'on m'a tiré, c'était celui de mon cœur. L'on ma brisé le corps et l'âme. La lumière de l'espoir dans les choses de cette vie, on me l'a éteinte. Ne vois-tu pas ma tristesse que ne vient interrompre aucun plaisir ? Tout me dégoûte, tout pour moi s'est recouvert d'une chape d'ennui ! Quelle raison aurais-je d'associer cette enfant à mon infortune, d'infliger dès maintenant un deuil si lourd à ce cœur de quinze ans !... Pour moi, comme pour elle, il y a des volcans qui bouillonnent sous nos pieds. D'un moment à l'autre, nous tomberions, enlacés, dans cet abîme de feu. Il suffit d'un ennemi pour nous perdre ; d'un ennemi qui dispose de quelques consciences vendues ! Ils ne doivent jamais se marier, l'homme et la femme au front de qui la société a imprimé au fer le stigmaté de la malédiction ! La mère va arracher son sein de la bouche de l'enfant pour suivre l'envoyé du Saint-Office ; l'enfant, se mourant de faim, n'aura pas de sein chrétien qui se présente à lui ! Ne vois-tu pas ces marmots en guenilles, qui se blottissent les uns contre les autres sous le porche de São Domingos ? Ce sont les enfants des hérétiques, qui sont morts par le feu, et d'autres, dont ils pourraient entendre les gémissements s'ils collaient leurs oreilles aux murs noirs de la Santa Casa, et si les gardiens des cachots ne coupaient pas avec leur fouet les chairs de ceux qui gémissent. Ces enfants n'auraient pas dû naître ! Ils ont été conçus dans la malédiction. Ç'a été de la perversité, de la part de leurs parents, de mettre en ce monde ces victimes qui vont tendre là-bas leurs petites mains décharnées...

– Les bourreaux de leurs parents, lança Francisco Xavier.

António Silva fixa son ami, de ses yeux pénétrants, il laissa ensuite retomber son visage sur sa poitrine, et murmura :

– C'est ce qui s'est passé... c'est comme ça... Les pères et les mères de ces enfants, ce sont eux qui les ont tués ; ils les ont écrasés sous la poutre du Crucifié...

Il se redressa brusquement, un bond vertigineux, en s'exclamant :

– Scélérats ! Scélérats ! Quel mal vous ai-je fait pour un si long martyre ! Si tu voyais comme les os de ces mains craquaient entre les lames de fer qui cherchaient à se rejoindre à travers leurs fibres. Et le sang qui jaillissait sous la pression du tourniquet... Regarde !...

Et il lui montrait les coupures de leur chair dont des fragments se détachaient, et entre elles le bleu des os, avec des taches de sang et la teinte

jaunâtre des tendons qui paraissaient touchés par le cancer.

– Et tu peux encore lever les mains vers le Dieu de Dominique de Guzman ?! demanda Francisco de Xavier, ironiquement, en détournant les yeux du spectacle écœurant des blessures d'où suintait un pus sanguinolent.

António José réfléchit quelques instants et dit :

– Ne me tente pas !... Laisse-moi croire pour aspirer à une autre vie... Ce monde, sans foi, sans espoir, est une inconcevable horreur.

– Eh bien, crois ! répondit Xavier. Mais crois comme un homme qui rejette Moïse et la divinité du Christ. Crois en Moïse comme en un législateur barbare, et au Christ comme à un réformateur adouci par les doctrines de Socrate et de Philon. Crois au destin de l'homme au-delà de cette vie. Crois aux saines vertus des sectateurs de toutes les religions : crois que le vrai Dieu se trouve dans le cœur du mahométan vertueux, de l'honorable juif, du chrétien charitable, du brahmane inoffensif. Sois hypocrite, si cette abjecte qualité est nécessaire à ta vie ; ne pervertis pas ton intelligence, n'annihile pas tes dons, ceux d'un génie de haute volée, ne béatifie pas tes lumineuses facultés.

CHAPITRE VIII

FRANCISCO XAVIER parla longtemps.

António José da Silva l'écoutait en silence. Quand le fils du grand argentier se retira, la raison étouffée du jeune homme s'embrasa comme la rapide montée des flammes jaillissant brusquement entre les poutres d'une maison incendiée.

Son âme se dégagea du quiétisme léthargique où il passait ses journées, dans le recoin le plus obscur de sa demeure. Il était agité de fureurs blasphématoires qui effrayaient sa famille. Exténué par les mouvements saccadés qu'il faisait avec ses bras encore brisés par les jeûnes et les douleurs éprouvées dans son cachot, il retombait, fébrile et prostré.

Cette agitation de quelques jours le conduisit à une tranquillité apaisée, à un jugement lucide. Il était abordable, et se comportait d'une façon judicieuse. Il accompagnait son père à son bureau, et se consacrait à l'étude de la jurisprudence, avec une certaine ténacité. Il interrompit ses visites aux monastères ; mais il écrivait de temps en temps à deux moines, qui lui avaient semblé plus instruits que les religieux communs, étrangers aux procédés du Saint-Office dans la plupart de leurs actes. Plus tard, les deux moines vont donner d'eux-mêmes une telle image que la postérité ne pourra

que louer en eux d'honorables amis, des défenseurs de cet Hébreu plein de talent.

Dans les premiers temps, António José da Silva rendait de loin en loin visite à Sara. Ces visites se firent ensuite plus nombreuses. Au bout d'un an, enfin, le cœur du jeune homme n'était apaisé ni en présence, ni en l'absence de Leonor. Un espoir inquiet, ou une inquiète saudade divertissaient son esprit de l'étude, surtout de l'étude rebutante du droit, bien que, doué de vastes capacités en tout, il expédiât des actes que son père jugeait dignes de la plus grande habileté, et de la plus grande ingéniosité dans leur rédaction.

Déjà, quand Oliveira lui demandait l'autorisation de courtiser l'adorable juive, le diplômé souriait-il à la plaisante requête de son ami, et lui conseillait-il de s'adresser à la justice de son tribunal à elle, car c'était la plus compétente.

Les premières lueurs de l'amour vinrent éclairer l'obscurité de ses méditations, son cœur émergea de la nuit, des idées claires et joyeuses se firent jour, et de temps en temps, ses journées prirent une extraordinaire splendeur, une vie nouvelle se dessinait dans le for intérieur, comme dans l'apparence extérieure du jeune homme.

On vit renaître en lui le goût et la vocation de la comédie. Il fouilla dans les papiers qu'il avait oubliés ; une petite partie en existait encore, la plupart d'entre eux, João Mendes les avait déchirés, craignant que le Saint-Office ne fit une perquisition et n'en pressât la substance pour en extraire l'hérétique poison qu'ils ne manqueraient pas, bien tordus par les mains des inquisiteurs, de distiller goutte à goutte.

L'opéra ou la comédie qu'António José avait pris le plus de plaisir à polir et qu'il avait mise de côté à Coimbra, comme une pièce avec laquelle il comptait faire ses débuts, c'était la *Vie du grand Don Quichotte de la Mancha et du gros Sancho Pança*. Celle-là, comme d'autres avec lesquelles l'Hébreu releva à moitié la colonne brisée de sa gloire, il les lisait à la nombreuse assistance de fidalgos que Diogo de Barros invitait en l'honneur de ce garçon inventif. Ces lectures, grâce auxquelles son nom fut divulgué jusque dans les couches inférieures de la ville, lui auraient souverainement déplu, si Leonor ne l'en eût pas remercié, comme d'une faveur et d'un présent qu'il lui eût réservé. C'était effectivement le cas ; le caractère mélancolique d'António José da Silva contredisait les éclats de rire dont l'auditoire saluait les scènes hilarantes du *Don Quichotte*, de l'*Ésopiade*, et de l'*Amphitryon*. Cependant Leonor le remerciait dans les formes et non de tout son cœur. Il y avait spécialement une scène, des plus comiques, sans être des moins urbaines dans leur langage — un raffinement dont ne faisaient guère preuve les dramaturges populaires et francs de ce temps-là

— que répétaient de mémoire les admirateurs de António José da Silva. C'était la scène VIII. Dans un soliloque, au milieu d'une forêt, Don Quichotte déclame :

Il y a des jours que je traîne dans mon esprit une idée qui m'obsède vraiment ! Il se pourrait que les enchanteurs qui me haïssent aient donné à la beauté de l'enchanteresse Dulcinée l'apparence de Sancho Pança ! Et j'ai d'autant plus de raisons de le croire que je vois la patience que montre cet écuyer qui supporte mes impertinences sans toucher le moindre salaire ; et que jamais il ne m'a été possible de voir Dulcinée dans son originelle et native splendeur. Tout peut se produire ; si on lit dans les anciens livres sur la chevalerie errante, d'autres transformations de nymphes qui prennent des formes encore plus repoussantes, comme celle de Sancho Pança, et parce que cette idée n'est pas hors de propos, il serait bon de la tirer au clair, la diligence est la mère de la bonne volonté (*entre Sancho.*)

Sancho

Rossinante attend, Seigneur, que vous la montiez, elle a lâché de tels hennissements, elle a mené une telle sarabande, et¹... que j'imagine qu'elle nous annonce quelque bonne aventure.

Don Quichotte

Si je ne me trompe pas en observant les traits de Sancho, il y a là comme des traces de Dulcinée ; puisque, sans aucun doute, je trouve parfois à Sancho un visage plus efféminé, j'en arrive à me convaincre que Dulcinée se trouve là, à moitié transformée en lui.

Sancho

Vous battez la campagne, mon maître ! (*À part*) Ah Seigneur, il est temps de se mettre en route, Rossinante est sellée, mon âne est bâti. Vous m'entendez, Seigneur

Don Quichotte

Oui, je t'entends. Comment est-ce possible – prodigieuse énigme de l'amour ! — gaillarde Dulcinée de Toboso, que des magiciens hostiles à ma valeur t'aient transformée en Sancho Pança !

¹ En ce temps-là, on faisait rarement preuve de retenue. Je suppose qu'aujourd'hui, si je les traduais, certains termes populaires des comédies du juif feraient tomber le livre de la main chatouilleuse et gantée qui l'a ouvert. (NdA)

Le sexe de Rossinante n'est jamais précisé dans le *Don Quichotte*. L'équivoque entretenu par le terme chevaucher (ou monter) et les avenantes croupades de la monture, m'invitent à me prononcer pour le beau. (NdT)

Sancho

Il ne me manquait plus que d'entendre et d'endurer de telles extravagances ! (*À part*) Que dites-vous, seigneur ? Vous êtes fou ? À qui parlez-vous ?

Don Quichotte

À toi, prétendu Sancho, à Dulcinée métamorphosée.

Sancho

Si vous aviez un jour eu du bon sens, vous diriez que vous l'avez perdu. Qu'est ce que ce prétendu Sancho, et cette Dulcinée métamorphosée.

Don Quichotte

Je ne sais pas à qui j'ai affaire, si c'est à Sancho ou à Dulcinée ! Peu importe : tu sauras que les enchanteurs ont transformé en ta vile et sordide personne ma sans égale Dulcinée ! Regarde, toi, Sancho, mon ami, si l'on peut montrer plus d'effronterie, plus d'insolence, que ces sorciers, qui imposent à la figure vermeille et pure de Dulcinée l'horrible masque de ton visage abject !

Sancho

Dites-moi, Monsieur, d'où tenez-vous que madame Dulcinée s'est transformée en moi.

Don Quichotte

C'est ce que, dans ta simplicité, tu n'arrives pas à concevoir, Sancho ; vous savez donc que nous, les chevaliers errants, nous avons un tel instinct qu'il nous est permis de discerner une éventuelle tromperie, une transformation, par les effluves qu'exhale le corps, et par l'expression du visage.

Sancho

Quel lien de parenté charnel peut-il exister entre ma figure et celle de madame Dulcinée ! Jusqu'ici, je n'ai jamais imaginé que vous étiez aussi fou, Votre Seigneurie ! Je crois que l'on n'a jamais entendu parler, même dans votre vie, de pareille mésaventure.

Don Quichotte

Plus tu te profanes, plus tu me confirmes que tu es Dulcinée ; laisse-moi couvrir de baisers les atomes pleins de vie de tes pieds, puisque tu ne me permets pas de toucher de mes lèvres le jasmin de cette main, ma si douce Dulcinée ! (*Don Quichotte essaie d'embrasser Sancho.*)

Sancho

Au secours, je ne suis pas Dulcinée ! Éloignez-vous ! Gare à vos tibias !

Don Quichotte

Eh bien, mon Sancho, dis-moi à l'oreille si tu es Dulcinée, tu ne le regretteras pas.

Sancho

Comment pourrais-je vous le dire, Monsieur ? Je suis aussi mâle que vous l'êtes.

Don Quichotte

Ton charme, Sancho, me donne maintenant encore plus de raisons d'affirmer que tu es Dulcinée.

Sancho

Au diable mon charme ! Vous voulez à tout prix que je sois Dulcinée ensanchée, ou Sancho endulciné ! Eh bien, soit, puisque vous voulez que je sois Dulcinée, approchez donc un peu, l'envie me prend de vous décocher deux bonnes ruades.

Don Quichotte

Tu veux me lancer des ruades ? Je vois bien à présent que tu n'es pas Dulcinée, Dulcinée qui est si belle et si sage ne saurait en aucun cas être une bête, ni même transformée au point de m'infliger ce que tu me proposes dans ta goujaterie¹.



¹ José Maria da Costa e Siva, dans la partie de son dictionnaire consacré à António José, écrit ceci : "Bocage appréciait fort les comédies d'António José et, à propos de *Don Quichotte*, je mentionnerai une anecdote qui montre qu'il lisait ces drames attentivement et savait en étudier les beautés. Un jour que j'allais lui rendre visite, au cours de sa dernière maladie, je l'ai trouvé couché à plat ventre sur son lit, un livre à la main, en train de rire comme un fou. "Quel est ce livre ? lui demandai-je, qui déchaîne en vous une telle hilarité ?"—"Ce sont, dit-il, les opéras du juif. J'ai trouvé dans le *Don Quichotte* une idée si bouffonne, si extravagante, qu'il est surprenant qu'elle ait échappé à Cervantes." Après avoir lâché quelques éclats de rire, il a lu ce qui suit... (c'est la scène VIII que j'ai retranscrite.)

Après avoir achevé cette lecture, poursuit Costa e Silva, parfois interrompu par un fou rire, Bocage a continué : "Alors ? Que t'en semble ? N'est ce point là une idée fort originale, on ne peut plus charmante, et qui va de soi ? Le juif n'a-t-il pas su en tirer fort bien parti en donnant une scène assurément comique ? Ah ! Cette idée aurait dû venir à Miguel de Cervantes !"

Voilà ce que dit l'ami de Bocage.

À quelles considérations, d'un autre ordre, plus littéraires et philosophiques, ne se livrerait pas Elmano, s'il se penchait sur les terribles infortunes du génial Hébreu, surtout sur les jours qu'il a passés à la prison de l'Inquisition. Si Manuel Maria Barbosa do Bocage y était entré cinquante ans avant, il n'en sortirait pas pour vivre plus longtemps qu'António José da Silva. À l'époque de Bocage, les fauves de Dominique de Guzman se contentaient de rugir enchaînés qu'ils étaient à la jurisprudence civile. Le marquis de Pombal leur avait arraché les dents, et les leur prêta une seule fois, pour qu'elles déchirent le père Malagrida.

CHAPITRE IX

EN VOYANT SON FILS retrouver l'amour des études, le goût des comédies, et une certaine joie de vivre, Lourença Coutinho s'employa activement à conclure le mariage, auquel elle aspirait et qu'elle avait promis de célébrer depuis si longtemps. Elle comptait sur la volonté de son António, et tenait pour assuré le consentement de Leonor.

Elle se trompa dans la partie la plus importante de ses calculs.

Lorsque sa mère lui rappela formellement les engagements qu'elle avait pris jadis, elle répondit qu'elle avait toujours considéré comme un jeu de sa mère et de celle d'António le contrat par lequel devaient être unis pour l'éternité deux personnes dont l'une devait naître quelques années après. Elle ajouta qu'elle avait accepté de correspondre avec António José pour ne pas déplaire à sa mère, et dans l'espoir qu'un jour, en se rapprochant de lui, elle sentirait pour lui l'intérêt que la distance ne pouvait lui inspirer. Elle ajouta pour conclure que le fait de se rapprocher ne suffisait pas pour la résoudre à se marier, et qu'elle n'avait pas l'âge de prendre une décision si grave. Elle demandait donc un délai de cinq ans ; elle se déciderait à vingt ans.

Dans une traduction littérale, cela revenait à dire qu'elle ne l'aimait pas. Ce n'est ni critiquable, ni extraordinaire. Ce qui me semble à peine louable, c'est que Leonor, qui en avait assez d'entendre raconter les fredaines, les scandales et les écarts de l'amant de Joana Vitorina et d'autres du même tabac, ressentît pourtant et cachât à tout le monde sa profonde et dévorante passion pour Francisco Xavier de Oliveira, depuis qu'elle avait revu, à la sortie du tribunal de Valladolid, l'aimable jeune homme qui avait voulu les sauver, elle et sa mère, en les aidant à s'enfuir par la porte de la sacristie ! Ce fait ne mérite pas de susciter les louanges de ceux qui me lisent, je le répète ; mais il n'est ni stupéfiant, ni pendable. Leonor avait vu l'angoisse inutile de ce Portugais, avait appris ensuite que sur ses instances, l'alcade avait soutenu les prisonnière désemparées, et qu'elle se voyait libre ; à peine libérée, ses yeux, ceux d'un cœur reconnaissant croisaient les yeux, peut-être ceux du cœur de ce beau garçon, qui avait quitté son pays pour lui servir, à côté du vieux Barros, de guide et de compagnon. Elles sont rares les amours, et peu nombreuses les passions qui naissent, qui flamboient, et soient à la fois aussi excusables et aussi belles.

Quoique ce ne fût pas par amour, mais par esprit chevaleresque, et pour obliger son ami incarcéré, qu'il s'était rendu à Valladolid, Francisco Xavier entrevit, durant son voyage, certains indices du sentiment qu'il avait suscité. Il ferma les yeux de son âme pour ne pas les voir : son cœur ne restait cependant pas fermé aux honnêtes avances de la magnifique juive. Xavier se disait : "S'il ne l'aimait pas !..." et elle devait se dire : "S'ils ne s'estimaient pas..."

Ils se comprirent tous les deux, et se confièrent, comme en silence, la délicatesse de leurs positions.

Or il est certain que Francisco Xavier se trouvait sous l'emprise de son amour vil pour cette Gitane ; il s'y trouvait, et pesait entre ses mains, pénétré de honte, le poids de fers aussi abjects ; il se peut, toutefois, qu'il les eût brisés en les secouant vigoureusement, si Leonor lui avait dit : "Je suis libre d'être à toi : tu peux m'aimer sans te déshonorer."

Ils se voyaient fréquemment dans le salon de Diogo de Barros. Le visage de Leonor s'éclairait à l'entrée du garçon jovial, qui se mettait aussitôt à raconter les aventures de l'entourage dépravé du Salomon portugais, ou à fustiger franchement la paillardise du clerc, sans que les hurlements de sa mère pussent le retenir. Leonor préférait cette imprudence à la craintive timidité d'António José ; plutôt les éclats de rire stridents de l'amant des Gitanes que les lamentations pitoyables, et l'amertume concentrée du flagellé des cachots ; plutôt la description énergique et pleine d'allant d'un combat à main nues avec un taureau que la lecture d'une comédie.

Un jour, vous vous en souvenez, Francisco Xavier avait demandé à son ami s'il aimait Leonor. La réponse se présentait sous une telle forme qu'il eût pu, sans en être terni, accepter d'accueillir une âme qui s'offrait à lui sans grands détours. Il ne l'a pas fait. Vous avez vu qu'il s'est employé à dissiper les nuages qui assombrissaient le cœur de son ami, pour que l'amour de la juive pût l'atteindre en lui offrant la chaleur de l'espoir et de ses joies. Puis, à mesure qu'António José reprenait du courage et un peu de vie sous le regard moins amoureux que compatissant de Leonor, Francisco Xavier s'éloignait, prétextait des voyages, des occupations, des distractions et — Dieu savait comme lui la douleur de ce sacrifice ! — il racontait dans le salon de Diogo de Barros, en présence de la jeune fille qui pâlisait, ses anciennes passions, ses amours présentes, les espoirs que lui donnaient certaines dames de la plus grande noblesse, de devenir ses amantes, tandis qu'il n'avait que l'embarras du choix, parmi d'autres, s'il voulait trouver une femme, la compagne de toute une vie.

Cependant, Lourença Coutinho était surprise et froissée des hésitations de Sara, chaque fois qu'elle l'interrogeait, non pas sur les sentiments de sa fille, mais sur le moment où l'on marierait les promis.

– Tu ne le sais pas ?... demandait Lourença. Tu ne sais pas quand ce sera ?!

– Non, répondit Sara fort gênée par l'importune insistance de son amie. Je l'ignore, parce que Leonor ne s'est pas déclarée, et qu'obéissant au désir de mon Jorge, je ne l'oblige pas à se déclarer ; tout ce que je puis faire, c'est lui donner des conseils ; à maintes reprises je lui ai représenté les avantages d'une telle union ; mais, si elle me dit qu'elle ne prendra de décision que lorsqu'elle aura passé le cap de sa vingtième année, que veux-tu que j'y fasse ? Attendons, Lourença. Ton fils est jeune ; c'est encore une enfant ; les avoirs d'un côté, comme de l'autre, sont modestes... Attendons, et jouissons de bonheur de voir qu'ils s'aiment tranquillement, et ne doutent pas de leur loyauté réciproque...

– Mais mon António ne cesse de m'interroger... fit Lourença.

– Donne-lui cette réponse. Dis-lui de profiter de sa liberté pendant les cinq ou six ans qui vont suivre, qu'il aura du temps de reste pour se laisser enchaîner à ses responsabilités de mari et de père. Plus ils se marieront tôt, plus ils vont laisser d'enfants probablement plongés dans la pauvreté.

Cette réponse piqua fort l'amour-propre, ainsi que le cœur d'António José. Il se décida à interroger Leonor : il redoutait que sous l'effet d'une modestie étriquée, de scrupules peut-être malvenus, elle ne répondît pas à l'idée qu'il se faisait de la fille énergique de Jorge de Barros. Un soupçon plus douloureux le tenaillait : la crainte que l'arrière-petite-fille du grand argentier, et la descendante des Teles par son aïeule maternelle, ne voulût se soustraire à une alliance avec un homme de moyenne condition, petit-fils de métayers et arrière-petit-fils de colons juifs, qui étaient passés du Portugal à la capitainerie de Rio de Janeiro.

Voulant en avoir le cœur net, il chercha une occasion de se retrouver en tête-à-tête avec Leonor. Il fut plus pitoyable qu'éloquent. Des âmes réchauffées au feu mystique de l'idéal sont moins à même d'exprimer de grands sentiments sans se ravalier à quelque bassesse, dont rares sont les femmes qui en relèvent les hommes. Il aurait convenu de manifester un noble orgueil, l'amour le réduisit à l'humilité. La femme qui aime n'en tient pas compte ; celle qui n'est qu'aimée en relève le mauvais ton et la fadeur.

Leonor ne lui proposait que sa gentillesse en échange ; à la poésie de la passion, elle répondait par celle de l'espoir. C'était trop tôt, disait-elle, trop tôt pour elle, trop tôt pour lui.

– J'ai été malheureuse, ajoutait Leonor, cela m'a rendu triste, plus triste que je ne l'étais, d'être emprisonnée à Valladolid. J'essaie de me remettre des tourments de mon âme, qui ont commencé à la mort de mon père qui était si bon. Je suis encore aujourd'hui noyée de larmes, quand je pense qu'elle va durer toujours, la perte irrémédiable que j'ai subie. Il faut beaucoup de cœur pour passer de ces chagrins aux joies d'une épouse ; et ceux qui se marient dans l'espoir de se dévêtir des deuils de leur âme, se trompent ; c'est ce que je pense, et ni mon oncle Diogo ni ma mère ne soutiennent le contraire.

– Je le soutiens, moi, dit António José da Silva.

– Avec ce plaisant dizain que votre mère a envoyé à Amsterdam ?

– Non Leonor. Il n'est plus question de plaisanter. L'homme qui écrivait ces vers n'est plus. Je ne m'en souviens guère. Je les vois comme les feuilles sèches de mon printemps. Ce que je devrais aujourd'hui vous dire en vers, je suis incapable de le dire. Des larmes, cela ne s'écrit pas, ou bien c'est la femme qui aime qui les déchiffre, sinon Dieu. Pourquoi ne m'aimez-vous Leonor ?

– Quand vous ai-je dit, moi, que je ne vous aimais pas, Monsieur Silva ?

– Monsieur Silva ... Quelle façon polie de vous adresser à moi ! rétorqua le juif, avec un poignant sourire. Quelle désillusion ! De quelle calomnie me rendais-je coupable à votre rencontre, quand j'affirmais à ma conscience que vous m'aimiez, Dona Leonor de Barros.

La fille de Sara l'interrompit :

– Je ne suis pas Dona Leonor de Barros, je suis Leonor Maria de Carvalho. Mes oncles maternels s'appelaient Carvalho. Le nom de mon père, je le conserve dans mon cœur ; mais je n'ai pas besoin de lui, ni pour vénérer sa mémoire, ni pour me faire respecter dans le monde. Mon père a d'illustres parents à Lisbonne. Je ne veux pas qu'ils disent du mal de lui parce qu'il a donné son noble nom à la fille de Sara, à la petite-fille de juifs morts sur le bûcher il y a cinquante ans à Lisbonne. Appelez-moi donc Leonor Maria de Carvalho, c'est la mort que je vais probablement connaître.

António José da Silva prit délicatement la main Leonor, et lui dit avec une tendre émotion :

– Ouvre-moi, de cette main, la porte du paradis.

– Quand le moment viendra, si ce sont là les desseins de Dieu.

– Dites-moi au moins... de ne pas pleurer...

– Ne pleurez pas, ça ne leur va pas aux hommes, de pleurer.

– Quelle froideur dans l'âme ! murmura António José.

Ce dialogue fut interrompu par l'entrée de plusieurs personnes. Il y avait parmi eux Francisco Xavier de Oliveira, qui jeta un coup d'œil soupçonneux au visage de son ami, il y vit des larmes. Il regarda en même temps Leonor, et traduisit la véhémence satisfaction dont elle avait été saisie, à l'instant où elle l'avait aperçu.

Il prit le bras d'Antônio José Silva et passa en sa compagnie dans le jardin de l'hôtel particulier. Il lui demanda la raison de ces larmes. Silva avait de la peine à respirer contre la poitrine de son meilleur ami. Il s'ouvrit, s'épancha, fit jaillir des sanglots de ses yeux injectés de sang, et rapporta brièvement la conversation qu'il avait eue avec Leonor.

Francisco Xavier l'écouta en silence ; fit avec lui plusieurs fois le tour du jardin, et rentra dans le salon.

– Que nous racontez-vous de nouveau, Monsieur Xavier de Oliveira, demanda l'une des femmes de la maison.

– Je ne sais presque rien, Madame.

– Aurons-nous bientôt une course de taureaux ? demanda un petit-fils de Diogo de Barros.

– Probablement, nous avons appris que l'on a célébré le mariage du prince Dom José avec l'infante d'Espagne. Vous entendrez bientôt les cloches qui demandent des flambeaux. Le treize, notre ami, le comte de Ericeira, va prononcer à la cour un discours panégyrique sur le mariage de la princesse des Asturies, et le marquis de Valence prononce le panégyrique du prince. Si l'on ferme la valve des panégyriques à ces deux sujets dont nous sommes tellement amis, ils vont mourir la panse trop pleine. Cela fait vingt ans qu'ils écornent les murs du temple de la mémoire, pour voir s'ils peuvent s'y glisser par une fente. Il me semble que la postérité ne leur accordera pas plus d'importance qu'à moi !

– Tais-toi, mauvaise langue ! dit le vieux Diogo de Barros. Laisse nos savants travailler à la rédemption des lettres dans notre patrie. Ils ne commettront pas tous comme toi des vers, ni autant de fredaines.

– Les vers et les fredaines, mon cher ami, ne tiennent qu'à un fil. Les frasques cèdent le pas à la circonspection, qui va m'offrir son paisible abri.

– Voilà encore un de tes bobards, Francisco ! dit Diogo. Nous allons avoir droit à Robert le Diable marié ! C'est ce que tu veux nous faire avaler ?

– C'est ce qui va arriver, Monsieur Diogo de Barros, répondit gravement Francisco Xavier. Si je vous cite le nom de la dame qui va devenir mon épouse, j'espère que vous me rendrez justice en croyant que je ne viendrais pas ici plaisanter, en associant à mes farces le nom d'une jeune fille que vous même, Votre Seigneurie, et tout le monde, vous connaissez et vous estimez.

– Si c'est le cas, dit Diogo, tu peux le dire, nous te croirons ; mais, réfléchis, Francisco !... Ne prends pas la responsabilité de t'expliquer plus avant, si le mariage ne doit pas se réaliser ; et ne cherche pas à ce que la société donne des explications, si tu ne le fais pas.

– C'est tout réfléchi, dit Xavier de Oliveira. La dame que je vais épouser, c'est Dona Ana Inês de Almeida.

– Un nom on ne peut plus respectable en vérité, reconnut Diogo de Barros, autant par la naissance que par les vertus qu'elle tient de ses ancêtres, et les siennes. J'ai connu de fort près le père de cette jeune fille, quand nous étions tous deux auditeurs en Inde. Il dira lequel de nous en est revenu le plus nanti ; mais ce qui est certain, il ne prétendra pas le contraire, c'est que nous sommes partis pauvres, et que nous sommes revenus pauvres. Chacun de nous s'est marié avec sa cousine, et c'est alors que nous avons eu une maison. J'ai renoncé à ma carrière pour m'occuper de nos biens ; il a poursuivi sa carrière, et, gravissant l'échelle de la probité, il s'est hissé au rang de conseiller à la cour. Nous te félicitons, Francisco, ainsi que tes parents. Tu unis les vertus de tes aïeux à celles d'une grande famille, aussi ancienne que la tienne. Sois digne de cette faveur de la Divine Providence.

Pendant ce discours de Diogo de Barros, Leonor quitta le salon, sous le premier prétexte venu, Francisco le vit sans y prendre garde. Antônio José le vit, et cela attira son attention. Les personnes se regardèrent. Une des dames dit :

– Je vous souhaite bien du bonheur, Monsieur Xavier, mais...

– Mais quoi, Madame ? demanda Oliveira.

– Il paraît que Dona Ana de Almeida est bien malade de la poitrine, on ne lui donne pas longtemps à vivre.

– C'est ce qu'on dit, répondit le jeune homme, mais qui est si plein de vie dans le cœur, en donnera le demeurant pour alimenter son corps, qui est ce qu'il y a de plus facile à sustenter. Et, si la vie de son cœur ne suffit pas, je lui donnerai la mienne qui est débordante et accomplira le miracle de la ressusciter.

L'on annonça au salon que Leonor se trouvait mal. Sara se précipita dehors et ces dames la suivirent.

Antônio José da Silva s'approcha de Francisco Xavier, et lui dit à l'oreille :

– Leonor t'aimait.

– Et moi j'avais une grande estime pour elle, comme pour toi. Faisons mine de ne pas comprendre ce qui s'est passé. Il est nécessaire qu'elle me hâisse, si par hasard tes soupçons sont fondés.

Les messieurs discutèrent politique. Au bout de vingt minutes, Leonor entra dans le salon, le visage souriant et serein. Les hommes l'entourèrent pour lui poser des questions sur son état.

– Ce n'était rien, répondit-elle. Juste une petite douleur dont mes cousines ont exagéré l'importance. Je me sens bien.

La conversation continua.

Leonor n'avait jamais été si vive. Elle parla des poètes portugais qu'elle avait découverts chez son père. Elle récita quelques poésies d'un juif de Leiria du nom de Manuel de Leão, qui y vécut, en chantant les fêtes au Portugal, et y mourut pour que sa patrie ne l'emmenât point au Capitole de quelque autodafé. Elle cita beaucoup de poésies du juif : elle dit, cependant, que pour elle, la plus remarquable c'en était une qui commençait ainsi :

*Ils se sont retirés, les soleils, le jour s'est refermé,
Mais la nuit ne s'est pas ouverte, parce l'on voyait
Un autre matin...¹*

Nombreux furent ceux qui comprirent l'allusion.

Pauvre petite ! Elle a cru qu'ils étaient tous fous, excepté Francisco Xavier de Oliveira.

CHAPITRE X

ON ANNONÇA, au portail des Barros l'intendant du palais de Bemposta, qui demandait à parler à la veuve de monsieur Jorge, le petit-fils du grand argentier Luís de Barros.

Dès qu'on l'en avertit, Sara se souvint de Duarte Cotinel Franco, et de la mystérieuse aversion qu'inspirait à Lourença Coutinho l'ami de son fils.

Lorsqu'il se trouva devant Sara, Duarte exposa longuement le but de sa visite, qui se fondait sur les bruits récurrents au sujet d'un trésor enterré dans le domaine de Bemposta, d'une bague dont avait hérité Jorge de Barros, avec le secret de ce trésor, et de la clause sur l'acte de vente de la dite propriété, en montrant le double que lui, Duarte, avait fait faire de la note du tabellion. Cela dit, il déclara être, depuis leur enfance, un ami intime d'António José da Silva, lequel, d'après la voix publique, devait

¹ Cette poésie figure dans le *Triunfo Lusitano*, imprimé à Bruxelles en 1688. Manuel de Leão est mort à Amsterdam à un âge avancé.

bientôt épouser la fille de monsieur Jorge de Barros. Il ajouta, après bien des détours, qu'il songeait fort à être le restaurateur de cette richesse enterrée ; il déplorait que la veuve et la fille de Jorge de Barros vécussent dans le dénuement alors qu'elles auraient pu jouir d'une riche indépendance. Moyennant quoi, pour conclure ce bavardage qui traînait en longueur, il venait prier Sara de consentir à être riche, en daignant accorder une confiance totale à la tendre amitié de l'ami de son futur gendre, et de lui remettre la bague, ou de lui indiquer le lieu où Luís Pereira avait enterré le trésor.

Sans tergiverser, comme si elle avait une réponse toute prête méditée longuement, Sara dit qu'il se pourrait qu'il y eût un trésor à Bemposta, à l'époque où était mort le grand-père de son mari ; mais elle savait que les fouilles entreprises dans les fondations et les jardins de la demeure sur l'ordre de sa belle-mère, avaient mis probablement à jour le coffre, s'il existait. Quant à la bague, elle dit qu'elle n'avait jamais vu à son mari une bague où figurerait un tel renseignement, ni entendu dire qu'il y en eût une.

Duarte Cotinel rétorqua qu'il regrettait de ne pas mériter sa confiance, et qu'il ne souhaitait qu'une chose, qu'elle ne fit pas confiance en quelqu'un d'autre, et ne risquât pas de perdre ainsi la totalité de ses biens, laissant entendre qu'il jugeait mensongère les dénégations de Sara, et véridiques les rumeurs sur la bague.

La veuve de Jorge demanda le lendemain à António José s'il se faisait fort de garantir la probité de l'intendant de Bemposta. António lui répondit qu'il le connaissait depuis son enfance, et que celui-ci s'était toujours comporté avec lui comme un ami loyal, comme un homme de bien, et doué des admirables qualités qui l'avaient rendu digne, en sa tendre jeunesse, de gérer le domaine de Bemposta. Sara lui rapporta ce qui s'était passé entre eux. António José lui répondit qu'il n'avait aucun conseil à lui donner dans une affaire aussi délicate, mais que, s'il avait été maître de ce trésor, il en aurait, sans éprouver l'ombre d'un doute, confié le secret à Duarte Cotinel.

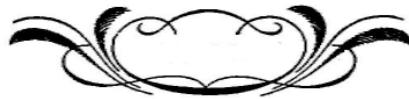
La veuve demanda son opinion à Diogo de Barros, qui était d'un avis tout à fait opposé à celui d'António José. La raison pour laquelle le vieillard refusait tout crédit à l'intendant ne reposait pas sur des arguments indiscutables. "Un tel arbre, disait-il, ne peut donner de bons fruits. J'ai connu ce chapelain de Bemposta dont Duarte est le fils ; je me suis aperçu qu'il était un espion de la Castille au service du Portugal, et un espion du Portugal au service de la Castille. Il a été moine avant de se séculariser. Il vivait dans un honteux concubinage, et faisait des sermons aux épouses royales de Dom Pedro II. Il s'est fait confesseur des infants, grand-aumônier, et qualificateur du Saint-Office, alors qu'il avait commencé sa vie

dans la forge de son père, qui travaillait comme forgeron à la porte du marquis de Ferreira, aux frais de qui il a fait deux garçons moines et trois filles nonnes, lesquelles vendaient, quand elles étaient petites, de la mélasse Praça do Terreiro do Paço ou à la foire du Rossio¹. Cependant, poursuivit Diogo de Barros, il se peut que ce soit une personne fréquentable. Peut-être ; mais, comme dit le proverbe, l'occasion fait le larron. Attendons, ma nièce. Pour l'instant, vous n'avez aucun besoin de ce trésor."

Désespérant de parvenir à ses fins, Duarte Cotinel alla voir António José pour l'engager à convaincre Sara. L'Hébreu s'excusa en disant, comme il l'avait toujours dit, qu'il n'était pas sûr qu'un tel trésor existât, ni que Sara fût en possession d'une telle bague.

– Mais, si tu te maries avec sa fille, fit observer l'intendant, et que tu trouves la bague à la main de ton épouse, tu sais déjà que je suis là pour déterrer le coffre et vous le remettre, sans qu'il y manque le moindre sou.

– Je sais que tu le feras, Duarte, et ce n'est qu'à toi que je confierai ce secret, s'il y en a un. Mais ce qui me semble le plus certain, c'est que je n'obtiendrai jamais la main, ni la bague de Leonor...



¹ Le marché des produits alimentaires s'installait chaque jour au Terreiro do Paço, à côté du palais des rois. Il y avait également au Rossio un marché toute l'année. L'auteur de *Inquisição de Goa*, qui se trouvait à Lisbonne vers 1677, mentionnant la magnifique place du Rossio, ajoute : "Il y a toute l'année une espèce de foire dans cette place, et l'on y voit en tout temps des marchands étaler dans ces boutiques portatives, à peu près comme celles qu'on dresse sur le Pont Neuf à Paris." *

J'ai encore vu des vestiges de cette foire il y a trente ans, au temps où la Feira da Ladra** commençait au bout du Rossio, et se prolongeait jusqu'au Passeio Publico*** par les rues latérales. Comme je regrette une noria qui gémissait là dans la cour du duc, et ces petits gobelets qu'on plongeait dans ses godets ! Je plains le lecteur de moins de quarante ans qui n'a pas entendu gémir la noria, et n'a pas vu ces godets dans le patio du duc, et n'a même pas tâté, comme moi, les murs du *Saint-Office* qui semblaient distiller le sang des Hébreux. Aujourd'hui, on trouve à la même place, au lieu de ces godets, un coiffeur, qui offre une noria de sottises politiques ; aux meilleurs endroits de la Feira da Ladra s'arrêtent des voitures de location pour suggérer l'idée que s'est tenue là une foire où l'on vendait des fripes, de vieilles sangles ; le reste de la foire a été envahi par cette lande qui tient lieu de promenade, où l'on jouit de l'ombre... de la nuit.

À l'endroit où gémissaient les juifs, les hérétiques et les sorciers, il arrive que ce soit l'art qui gémissent ; j'ai, moi aussi, été malheureusement un inquisiteur dans cet *office* aussi *saint* qu'un autre.

* En français dans le texte (NdT).

** Marché aux puces, dit de *la voleuse*. (NdT)

*** Ancien nom de l'Avenida da Libertade.(NdT)

CHAPITRE XI

QUELQUES JOURS après l'annonce inattendue de son mariage, soustrait à la magique influence de la Gitane, Francisco Xavier de Oliveira donnait sa main d'époux à Dona Ana Inês de Almeida, se trouvait gratifié, dès la semaine suivante, du titre de Noble Chevalier de la Maison Royale, et ceignait l'épée de chevalier profès de l'Orde du Christ.

Pour soutenir le rôle qu'elle jouait, pour ainsi dire, Leonor fixa jusque là son masque à son front par de longues aiguilles. C'était au prix d'indicibles tourments qu'elle affectait l'indifférence. Il devait être profondément enraciné dans son âme, cet amour d'autant plus violent une fois ses illusions perdues, qu'il avait été étouffé dans le secret de son cœur.

Sara la devina ; elle ouvrit, avec la clé de la tendresse, le coffre de son mystère ; elle trouva une fontaine de larmes retenues. Elle l'aida à pleurer, et s'employait sans cesse à alléger le poids qu'elle portait sur le cœur, en les lui faisant monter jusqu'au visage. Leonor insista auprès de sa mère pour qu'elles quittassent le Portugal pour Amsterdam. Elle lui rappelait les prophéties qu'elle avait faites, au moment de s'éloigner des os de son père et de la profonde affection d'une famille qu'elle chérissait, des Sá qui lui avaient annoncé tant de malheurs, les yeux baignés de larmes.

Sara n'osait pas contredire sa fille ; sinon, elle lui demandait plutôt, par pitié, de ne pas lui faire de reproche, ses remords la châtiaient et la tenaillaient assez. Leonor ne parlait cependant à sa mère que de revenir en Hollande, c'était un moyen de conjurer des plus grandes infortunes, son cœur lui en annonçait de plus grandes.

Sara voulait y consentir ; mais elle n'avait pas la force de rompre les liens auxquels la généreuse parentèle de son mari était parvenue à l'attacher, sans autre dessein que celui d'honorer la mémoire de Jorge, dans les personnes qu'il avait chéries, pour qui il avait tant souffert et qu'il avait, au bout d'une brève et lamentable existence, laissées dans le dénuement. Et puis, Sara ne saurait dire la plaisir que lui procuraient l'air, et la façon de vivre à Lisbonne, chérie par les fidalgos, cajolée par les dames, qui n'hésitaient pas à l'appeler leur cousine. Elle pouvait en outre compter sur l'amitié de Lourença Coutinho, qui ne cessait de vouloir la disputer à ses parents. S'ajoutait au reste sa compassion pour António José da Silva, lequel, à son avis, avait de rares capacités, qui ne pouvaient qu'assurer le bonheur d'une épouse. Comme si tout cela ne suffisait pas à faire obstacle aux prières de Leonor, l'ambitieux, et plus raisonnable espoir se précisait de

disposer des richesses de Bemposta, avec lesquelles sa fille pourrait aspirer à des prétendants à la naissance et aux biens de fortune comparables aux avantages que l'on vantait et que l'on enviait chez Francisco Xavier de Oliveira.

C'est ainsi que Sara différa sa décision, jusqu'à ce que le temps eût peu à peu dissipé le plus clair de sa douleur, de sorte que, prenant sa mère en pitié, et sévèrement admonestée par son oncle Diogo, Leonor cessa de parler de leur départ pour Amsterdam, et elle s'était apparemment fait une raison. Elle se rendait rarement dans les salons, et presque jamais si on lui disait qu'António José da Silva s'y trouvait.

Dans sa lucidité, l'Hébreu se prit à perdre tout espoir et ses illusions, après avoir écrit, foulant sa propre dignité aux pieds, des lettres dolentes auxquelles Leonor répondait par le silence ou en manifestant une sécheresse encore pire.

En ce temps-là, le poète passionné ne dédaignait pas de solliciter sa Muse pour exprimer son angoisse. Il serait de nos jours ridicule, l'amant infortuné qui, au lieu d'une prose humectée de larmes, enverrait à l'ingrate des quatrains aux syllabes accentuées selon les règles de l'art.

Dans les opéras d'António da Silva représentées quelques années après, on a vu apparaître quelques rimes qu'il avait envoyées à Leonor à l'époque où il était plongé dans un affreux désespoir. Aucun poète qui se respecte ne voudrait signer aujourd'hui dans une lettre écrite à sa voisine rebelle, les quatrains suivants que l'Hébreu envoyait implorer miséricorde aux pieds de l'indifférente jeune fille :

*Toute mon âme
S'embrase aimant
À chaque instant
Elle se meurt.
Y a moins de minutes
Qu'il n'y a d'ardeurs ;
Et tes rigueurs,
On ne les compte pas.
Mais, ah ! tyran,
Si à qui t'adore
Cette heure alors
Était d'amour !¹*

¹ *Les transformations de Protée* : Acte II, Scène 3 (NdA)

Nous nous sommes contentés de quatre syllabes par vers. Si l'on reconnaît la Laure de Pétrarque, qui a eu le bonheur de compter le divin marquis parmi ses descendants, tout le monde ne connaît pas la Natércia de Camões. (NdT)

Si vous vous figurez, cher lecteur, que cette façon de composer des pentasyllabes n'a rien à voir avec une âme passionnée et plaintive, s'il estime que l'hendécasyllabe, le majestueux sonnet, a toujours été le soupirail des grand poètes, crucifiés dans leur amour, comme l'amant de Laura, et le chanfre énamouré de Natércia, voici l'un des sonnets que reçut l'impassible Leonor, et qu'elle n'eut aucun plaisir à lire :

*Je ne cherche pas à mériter tes grâces,
Leonor, quand j'en viens à t'idolâtrer ;
Excédant toutes les bornes à t'aimer,
Jamais de leur début je ne trouve trace.*

*Avec raison tu pourrais d'une grimace
Saluer l'audace de te désirer,
Qui s'épurant à force de t'adorer
Pour rien, au sacrifice va faire face.*

*Aimer n'est pas vouloir, impures les flammes
De Cupidon, si par hasard l'on attend
Leur fruit, lorsque tout respire le printemps.*

*Si jamais, ô Leonor, j'avais en l'âme
Imaginé qu'elle eût un prix, ta beauté,
Pour ce prix, j'aurais ta beauté méprisé.¹*

Ce poème semble plus ingénieux que passionné. Il importe cependant de savoir, à la décharge de l'infortuné soupirant, qu'en ces jours de décadence littéraire, en ce siècle de plomb pour notre poésie, les poètes, pas seulement les amoureux, mais ceux qui finissaient au gibet, expiraient en se laissant aller à des jeux de mots, à des gongorismes, à des marinismes, que l'on ne peut que déplorer quand on les lit, en ce genre António José a été le moins coupable des pécheurs.

Nos bardes modernes vont dire que la poésie de l'Hébreu était sèche, manquait de fleurs, de brises, de papillons. Non, Messieurs, António José da Silva a lui aussi composé, pour son intraitable, des poésies avec des papillons, par exemple :

¹ Dans le même opéra, scène 1 de l'acte II. Dans cette comédie, Leonor est remplacée par Cirene.

*Un papillon énamouré
Tout de lumières embrasé,
Quand il expire aux incendies
D'une même ardeur est épris...
Telle, Ô Cloris, je t'imagine,
Le sort auquel je me destine,
Veut, faudrait-il que j'en meure,
Que je me plaise à tes rigueurs !*

Si, avec tout cela, le poète ne parvenait pas à toucher Leonor, il ne fallait pas incriminer sa poésie pour cela, disons-le, pour rendre justice aux muses de nos aïeux ; mais le cœur de la fille de Sara, dans la mesure où il nous est possible de trouver des taches dans des objets tout droit sortis de la main de Dieu, si ravissants qu'il ne nous reste plus qu'à présumer qu'il a pris soin de veiller à l'harmonie interne de la poitrine de la femme. Nous nous fondons dans notre raisonnement sur sa perfection extérieure, en tenant compte des exceptions, il y en a de déplorables, internes et apparentes.

CHAPITRE XII

FRANCISCO XAVIER s'efforça de soumettre l'esprit de l'Hébreu à une autre femme. António José ne se mettait pas à la portée d'yeux qui pourraient attacher à son dos les ailes de la fantaisie, et les dames, les parentes, et les connaissances de Dona Ana de Almeida, n'envisageaient même pas d'être aimées d'un juif qui avait tenu sa place dans un autodafé. Francisco Xavier portait aux nues l'intelligence exceptionnelle de son ami ; il récitait avec enthousiasme ses vers ; le plaçait, dans ses dîners, à droite de sa femme. Ce n'était pas suffisant pour qu'une dame de la haute société laissât tomber sur elle, fût-ce involontairement, le regard du fils de Lourença, la juive.

António José rentra en lui-même et comprit le discrédit dont il était frappé dans les salons de Lisbonne, il se réfugia dans la solitude de sa chambre, reprit les relations intimes qu'il avait entretenues avec certains moines, il passait, seul avec lui-même, ou en leur compagnie, ses heures, les unes dans une douloureuse méditation, les autres dans de reposantes conversations littéraires.

De loin en loin, il allait voir Leonor. En sa présence il ne lâchait aucune expression tendre ou plaintive. Il écoutait les fastidieux bavardages de sa mère avec la veuve ; et, s'il arrivait à Lourença, par industrie ou par hasard, d'évoquer les anciens projets de mariage devant Leonor, António José mettait la jeune fille au défi de sourire des desseins extravagants des deux mères.

Leonor enviait le sort des moniales chrétiennes. Cette existence paisible au bord de la sépulture lui semblait le divin baume que l'humanité avait inventé pour soigner les malheureux. Elle le dit à sa mère, qui lui répondit par des sanglots. Elle fit part de ses espoirs et de ses désirs à l'oncle de son père. Diogo de Barros jugea l'intention louable, mise à part la vocation, il présuait en son for intérieur que la race de sa mère constituerait une barrière que seuls les rois et leurs parents avaient l'habitude de lever pour donner un habit aux comédiennes et aux Gitanes, les unes ne pouvant pas être ensevelies en terre consacrée, les autres n'étant même pas baptisées. Margarida do Monte et la Gamarra représentaient des exemples récents, elle offrait un exemple encore plus récent, la sœur Santa Joana, qui avait été l'amante de l'un des infants, la femme la plus ensorcelante que Lisbonne avait vue.¹

Leonor accepta n'importe quel couvent, à n'importe quelle condition. Elle demanda à sa mère d'y consentir, soutenue par les prières de son oncle. Après bien des larmes de la mère et de la fille, Leonor parvint à ses fins, moyennant la promesse de passer quelques mois chaque année dans sa famille. Diogo de Barros prépara l'entrée de sa nièce au couvent de l'Incarnation, dont les religieuses appartenaient à la commanderie d'Avis. Il ne lui fut pas difficile de prouver que Dona Leonor Maria avait un sang de première noblesse, une preuve qu'il fallait présenter pour pouvoir y entrer comme pensionnaire. Elle y entra joyeusement pour s'engloutir dans ses chagrins. On lui avait choisi une mauvaise maison pour qui voulait mener une vie triste. Les commandereses de l'Incarnation étaient des dames joviales, elles aimaient les fêtes, et l'amour. Leurs grilles, c'étaient des Fontaine-de-Vaucluse, où de plus heureux Pétrarque allaient composer des poésies. La liberté dont jouissaient les professes bénédictines de sortir, sous la responsabilité d'amies ou de parentes qui venaient les chercher le matin pour les ramener le soir, constituait une liberté qui en engendrait bien d'autres lesquelles, de fil en aiguille, engendraient divers phénomènes de

¹ Cette religieuse, qui s'appelait Silva est morte écrasée entre les quatre murs de sa cellule au tremblement de terre de 1755. Sa beauté devait être alors morte.

génération, qui contribuaient à enrichir les généalogies des grands seigneurs et des grandes dames de ces royaumes. Le vice avait toutefois dans cette maison une noble livrée. Saint Benoît ne pouvait se recommander de telles filles, c'est vrai ; mais l'organisation de la société de João V ne les comptait pas moins comme un élément de son luxe et de son raffinement.

Leonor rivalisait avec les plus belles et se distinguait parmi les plus avisées. Elle se montra, laissa entendre le son de sa voix, se laissa admirer, se laissa aimer, puis disparut dans sa cellule. On la traita d'originale, de folle, d'ingrate incapable de reconnaître les dons de l'opulente main de la nature. Elle n'en fit aucun cas. Leonor ne retourna pas aux parloirs, et ne manqua pas à ses devoirs de pensionnaires. Elle cousait beaucoup, lisait peu, ne faisait aucune prière. Sur le chapitre de la religion, la fille de Jorge croyait en Dieu, le créateur, toutefois imparfait parce que suivant l'exemple des philosophes les plus bornés, elle commettait la même erreur qu'eux, en ne voyant pas la parfaite ronde évolutive des harmonieuses imperfections. Quel fut l'auteur qui a dit : "Un homme solitaire, de deux choses l'une : c'est un homme ou un démon" ? De la femme seule, et particulièrement de Leonor, je dirai que s'il existe une sainteté, sans l'agrément de Rome, sans chapelets et sans eau bénite, la fille de Sara la juive était une sainte.

Elles l'élançaient encore, les morsures du serpent de son premier amour ; il résonnait dans son sein le tocsin de ses regrets, qui, à certains moments, plongeait dans la nuit la clarté la plus intense du soleil dans sa cellule ; mais personne ne l'entendait lâcher aucune plainte, elle n'avait consulté personne sur les liniments à appliquer sur ses blessures. Elle souffrait en silence, elle souriait.

Elle manifestait de l'allégresse quand sa mère et ses parents passaient la voir. Lourença Coutinho allait à l'Incarnation avec son fils, parfois le fils y allait sans sa mère. Leonor se rappelait leurs jeux, quand ils se trouvaient tous deux à Covilhã, parce que sa mère les avait gravés dans la mémoire, à force de les lui raconter. Ça les occupait quelques minutes, ils s'appelaient frère et sœur.

Les visites de Lourença et de son fils étaient pour elles une source d'ennuis, parce que les nobles bénédictines connaissaient de nom Lourença, savaient qu'elle était l'épouse de João Mendes, un juif lettré, et la mère du poète Silva à qui l'Inquisition avait imposé une pénitence.

Leonor essayait en silence les persiflages ; elle ne s'en plaignait pas à son oncle Diogo, de peur qu'il ne la fît sortir de là. Cette souffrance lui semblait plus supportable que la vie et le commerce avec beaucoup de monde, et de ne pas disposer d'une cellule à elle, à l'abri des importunités.

Elle passa un an, puis cinq après le premier, toujours triste, toujours inflexible devant les douces prières de sa mère pour l'inciter à accepter le cœur noble et loyal d'António José.

L'on était en 1733. Leonor avait vingt-et-un ans. Le moment était venu de prendre, comme elle l'avait promis, une décision sur son avenir. Sa mère lui demanda comment elle l'envisageait :

– Je compte finir ma vie ici, dit-elle. Quand vous ne pourrez plus, ma mère, me donner une pension, je partirai me mettre au service de quelque dame dans un autre couvent. Et Dieu sait combien de sacrifices vous aurez consentis, pour me maintenir ici !...

– Je n'ai eu à en faire aucun, ma fille, il me reste un peu d'argent sur la somme que Simão de Sá nous a remise, pour liquider l'héritage de ton père. Tu es bien décidée à ne pas épouser António ?

– Aucun de nous deux ne sera heureux. Je ne dois pas le tromper. Je n'éprouve pas l'amour qu'il mérite. Je l'ai dilapidé... Que pouvons-nous y faire ? J'expie mon aveuglement, il ouvrira les yeux quand Dieu lui fera voir une femme plus digne de lui.

– Pour qui es-tu allée te prendre de passion, ma fille !... répondit Sara. Il était digne de toi, Francisco Xavier, je ne puis dire le contraire, et je ne puis rien dire de mal sur ce généreux caractère ; mais dès qu'il t'a donné des marques certaines de son indifférence, tu devais l'oublier, ma fille...

– Je n'ai pas pu, j'ai fait tout ce que je pouvais, ma mère. J'ai pensé me tuer !...

– Dieu d'Israël !

– Je songeais à me tuer quand tout le monde me voyait rire, et parler comme tous les gens parlent de ce qui rend la vie intéressante. Je savais que, si je le voyais après, je ne pouvais renoncer à toute dignité ; mais je pouvais en finir avec moi. Je suis venu ici pour le fuir. Je pourrais le voir à présent sans perdre contenance... Je pourrais... Mais je ne veux pas en faire l'expérience. J'ai entendu dire que Francisco Xavier a perdu sa femme il y a quelques jours, et que son père se meurt...

– C'est vrai, ma fille...

– Je suis vraiment désolée pour lui, s'il aimait son épouse, autant que je crois qu'elle l'aimait... Il commence à être malheureux, injuste retour de fortune. Tant qu'il s'est mal conduit, tout répondait à ses désirs ; il menait à présent une vie honorable, voilà qu'il perd sa femme et son père...

– Et il m'a dit qu'il quitterait le Portugal dès qu'il n'aurait plus son père, parce qu'il ne peut plus vivre parmi de fieffés hypocrites.

– Il fait bien. Si seulement l'on pouvait s'enfuir aussi d'ici !... Si vous saviez, ma mère, quels rêves... quels pressentiments !... Pourquoi irais-je prévoir pour moi une mort lamentable !...

– Comment, ma fille ?

– Je me rappelle l'Inquisition ! Il y a des jours où je ne peux m'enlever de la tête cet horrible spectacle !...

– Oh, ma fille !... Ne m'effraie pas, par pitié !... s'exclamait Sara.

La veuve prononça encore quelques mots avant de quitter la grille, et de rentrer chez elle, éplorée, brisée, malade.

Quelques jours après, Diogo de Barros alla chercher Leonor au couvent de l'Incarnation pour l'amener voir sa mère qui se trouvait très mal. Au début, lorsque Sara se plaignait de douleurs dans l'âme et de légers malaises corporels, son entourage ne s'en inquiétait outre mesure, il s'employait en évoquant d'autres maladies de l'esprit ; mais lorsque la fièvre la terrassa, la médecine y regarda de plus près. La veuve de Jorge de Barros avait cinquante-quatre ans, mais ses cheveux étaient devenus aussi blancs que si elle en avait soixante-dix. Depuis la mort de son mari, son vieillissement s'était accéléré au point que, même s'il n'y avait pas eu les angoisses et la terreur qu'elle avait éprouvées dans son cachot à Valladolid, l'on ne pouvait qu'être effaré de la façon dont elle déclinait et voyait s'altérer les traits de son visage, cette femme qui, à quarante ans, suscitait la jalousie de beautés à la fleur de l'âge.

S'approchant du lit de sa mère, Leonor fut pénétrée de la certitude qu'elle allait la perdre. Elle s'agenouilla et lui demanda pardon pour les terreurs qu'elle lui avait inspirées avec ses visions.

– Elles n'y sont pour rien, ma fille, dit Sara. L'explication de ma mort, il faut la chercher dans mes malheurs passés. Ce qui me tourmente au moment de quitter ce monde... c'est que Dieu ne t'a pas emportée avant moi.

– C'est tout ce que je souhaite... murmura Leonor.

– Et puis, qu'est-ce que c'est que mourir ? Que suis-je en ce monde ?... Qu'est-ce que je fais ici, puisqu'il ne m'est même pas accordé de te voir heureuse, ma pauvre fille ?

La présence de Leonor semblait accroître ses angoisses. La jeune fille se replia dans un coin sombre de l'alcôve pour pleurer sans être vue de sa mère.

L'évolution rapide de la maladie jusqu'à son terme fatal ne laissait aucune intermittence à l'espoir.

Le cinquième jour la fièvre maligne avait présenté les symptômes les plus inquiétants. Les intervalles de lucidité étaient brefs.

Au cours de l'un d'eux, Sara déclara qu'elle voulait mourir dans la religion chrétienne, parce qu'elle savait que son parrain, Luís Pereira de Barros était mort comme un juste, que son mari avait placé sa confiance en la Divine Providence, durant sa vie, et qu'il avait demandé, à son dernier jour, l'assistance d'un prêtre catholique. Sara reçut les sacrements avec la ferveur d'une catéchumène. Lourença Coutinho, Israélite dans sa conscience, fut écoeurée en constatant la faiblesse intellectuelle de sa vieille amie, selon l'expression qu'elle utilisait avec son mari. Comme sa femme cachait son visage chagrin pour ne pas voir les cérémonies de l'extrême-onction, João Mendes da Silva, qui comptait alors soixante-dix-neuf ans, lui dit :

– Dieu sait où se trouve la vérité, Lourença !... Dans cette religion de Jésus, je vois qu'il y a des exemples de vies et de morts exemplaires. Les chrétiens meurent avec la certitude d'être châtiés ou récompensés... et nous...

– Nous aussi, dit Lourença, pour conclure.

Sur un signe de Sara, qui semblait tranquille après avoir reçu les sacrements, Lourença et António José s'approchèrent.

La mourante prit la main de Leonor, et lui dit :

– Écoute, ma fille, la prière d'une mère. Par les souffrances que j'ai endurées à cette heure, deviens l'épouse de ce malheureux garçon.

Leonor lui baisa la main et murmura :

– Oui, ma mère... Je serai sa femme...

– Sois-en remerciée par le divin dispensateur des récompenses, fille de mon cœur... Je vous bénis ; soyez bons ; aimez vous... António, je te laisse la fille de Jorge de Barros...

António José da Silva s'agenouilla à côté de Leonor. Les affres commencèrent qui précèdent la fin. Elle ne lâcha que peu de paroles ; les paroxysmes furent brefs et presque sereins. Au moment où ils croyaient que Sara ouvrait les yeux et les lèvres pour voir et consoler ceux qui la pleuraient, c'est elle qui inclina la tête sur l'épaule de sa fille et expira.



CHAPITRE XIII

L EONOR RESPECTA LA PROMESSE faite à sa mère expirante. Elle demanda qu'on la laissât quitter son deuil d'orpheline avant d'adopter la tenue d'une fiancée. Cela représentait une année d'attente impatiente ; mais pour l'Hébreu, de délicieuse impatience. Il ne craignait plus qu'elle ne rompît son serment. Et pour comble de bonheur, Leonor lui avait dit qu'elle serait à lui, autant parce qu'elle le lui avait promis, que parce qu'elle désirait l'être.

José de Oliveira, le père de Francisco Xavier, était mort, comme on s'y attendait. Le comte de Tarouca, ministre plénipotentiaire à Vienne, en Autriche, le prit comme secrétaire. C'était là l'ambition la plus impérieuse de l'ennemi des moines : partir du Portugal, afin de pouvoir se lâcher contre les hypocrites, choisir une religion, ou les mépriser toutes, sans craindre de se faire molester.

Il fit ses adieux à José da Silva, en lui prédisant qu'ils ne se verraient jamais plus, sauf si le juif cherchait une terre où sa fantaisie pût fleurir au soleil de Dieu, se réchauffer à la chaleur des idées nouvelles, et ne pas passer son temps à craindre celle des bûchers de la foi chrétienne.

Aveuglé par l'amour, António José da Silva n'eut pas des yeux à verser des larmes en voyant partir son premier ami. Sans avoir peur d'offenser sa mémoire, j'avance l'hypothèse que le juif se réjouit de voir quitter Lisbonne un homme dont le nom faisait encore palpiter la poitrine de Leonor.

Francisco Xavier de Oliveira quitta le Portugal le 19 avril 1734. Nous suivrons plus tard les traces de cet homme qui s'en va sous l'influence d'une étoile funeste.

Le bonheur réveilla les lauriers endormis d'António José da Silva, les lauriers de son théâtre. L'opéra qu'il avait achevé pour qu'on pût le monter, c'était *La vie du grand Don Quichotte de la Mancha et du gras Sancho Pança*. La compagnie qui donnait alors ses représentations au théâtre du Bairro Alto, était remarquable, elle avait profité des leçons et de l'exemple du fameux comédien espagnol António Rodrigues qui menait grand train à Lisbonne grâce son talent exceptionnel.¹

¹ Dans *l'Amusement Périodique*, vol. I, p. 41, Francisco de Oliveira écrit, sur cet acteur : "António Rodrigues, un Espagnol, s'est maintenu de nombreuses années avec succès, au théâtre de Lisbonne. C'était un fort bon poète, un philosophe, un chroniqueur, et un homme de cour. Il était autant un homme de bien qu'un acteur admirable. Sa conduite honorable lui a valu une pension annuelle de cent vingt pièces d'or que lui remettait le roi. Aimé des dames, estimé par la noblesse, entretenant des relations avec beaucoup de prêtres du royaume, il se fit même idolâtrer du peuple..."

Don Quichotte parvint au stade des répétitions, que l'auteur dirigea durant deux mois, en rencontrant d'incalculables difficultés ! Imaginez-vous, cher lecteur, qui vous y entendez plus ou moins en art dramatique, les mortifications qu'essuya le pauvre auteur pour ranger dans un ordre précis ces personnages de la pièce :

Don Quichotte,
Sancho Pança,
La nièce de Don Quichotte,
La servante du susdit,
Un tabellion habillé en muletier,
Une paysanne sur un âne,
Samson le bourreau
Son domestique,
Le diable qui arrive en voiture,
Un autre diable avec beaucoup de grelots,
Un homme qui arrive avec le lion Belerma,
Des montagnards,
L'un d'eux qui se trouve dans son trou.
Calliope qui arrive sur un nuage,
Apollon et les Muses,
Deux hommes qui travaillent au moulin,
Deux hommes en bateau,
Un fidalgo,
Une fidalga,
Un huissier,
Un greffier,
Deux hommes qui jouent du violon,
Un homme qui joue de la contrebasse,
Un médecin,
Un chirurgien,
Un tavernier,
Une jeune femme avec une mante.
Une vieille femme en habit,
Un écuyer,
La comtesse des barbes,
Deux encapuchonnés,
Deux hommes pour l'audience.

Or tous ces personnages devaient plus ou moins suivre les indications du poète, y compris l'âne de la paysanne et le lion de l'homme ; mais les coups de colère, et les crises de découragement étaient bien plus forts, quand il cherchait à faire fonctionner en même temps ce qu'on appelle "les accessoires théâtraux", autant d'éléments du spectacle magnifique que je m'empresse de révéler pour rabaisser l'orgueil des machinistes modernes. Regardez :

*Une voiture avec plusieurs personnages,
Une cage à poules sur une voiture, où se trouvera un lion qui sortira au bon moment,
Une voiture sur laquelle viendront Dulcinée et divers personnages,
Deux chevaux, un pour Don Quichotte, l'autre pour Samson le bourreau,
Deux ânes, l'un pour Sancho Pança, l'autre pour une paysanne.
Le Parnasse, avec les Muses, Apollon, et le cheval Pégase,
Un bateau,
Un cheval qui fend l'air, on y mettra le feu. Un nuage. Un cochon.*

Ce dernier personnage n'est pas remonté sur scène — soit dit en passant — depuis José da Silva. On supposait que monsieur Mendes Leal allait réhabiliter le cochon, il y a quelques années, quand il a peuplé de chameaux le théâtre ordinaire. C'était l'occasion. Comme elle est passée, l'on peut présumer que le cochon ne parviendra pas à fouler de nouveau les planches.

Une volonté de fer, et la coopération des premiers talents de Lisbonne en matière d'intrigues théâtrales, permirent de présenter l'opéra à un public impatient dans la nuit du 14 octobre 1733.

L'emplacement des loges nobles était décoré avec des dames de premier plan, que l'on voyait mal à cause des jalousies. La loge des frères, on ne peut mieux nommée, était farcie de bons et de forts dévots théologiens, dont on pouvait à peine entrevoir les nez rubescents à travers les grilles.¹ Sur le parterre, la pression était suffocante. On payait les entrées à prix d'or ; quand l'on annonça qu'enteraient en scène un cochon et un cheval volant, le prix des billets serait monté à la pièce, s'il y avait eu des gens qui voulussent en vendre.

C'était un tonnerre d'éclats de rire compacts dès la première scène. En riant, les moines se tordaient de joie, les dames éternuaient de sympathiques

¹ "... Cette loge s'appelle en portugais le *camarote dos frades*. Elle est placée au-dessous de celles qui ne sont jamais occupées que par des dames de première qualité. Celle-là, de même que les autres, est fermée par des jalousies, c'est-à-dire, par une espèce de grilles en bois, qu'on appelle *rotas, rótulas*, ou *zelosias* en portugais." *Amusement Périodique*, vol.II, p. 31. (NdA)

Cette note est en français dans le texte (NdT)

fous-rires, tout le monde s'esclaffait, sauf les poètes de Lisbonne, qui s'étaient mis en rang, en s'engageant d'avance à ne pas trouver amusante la comédie de l'Hébreu. Il semble qu'ils pressentaient le tonnerre imminent, l'éclair fulminant de l'hilarité générale !

L'on arriva à la scène VIII du premier acte. L'on entend des airs mélodieux :

Don Quichotte

N'entends-tu pas, Sancho, une suave harmonie ?

Sancho

C'est vrai ! attendez, Seigneur, il y a là je ne sais quoi qui vole dans notre direction ! *(La muse Calliope descend d'un nuage, Don Quichotte et Sancho s'agenouillent. Le chevalier à la triste figure et le gros page font des politesses à la muse, qui finit par répondre aux prières du catastrophique protecteur des affligés.)*

Calliope

Vaillant Don Quichotte, de la Mancha, qui chevauches les lions, je suis la muse Calliope, la première et la plus importante des neuf, qui siègent sur le Parnasse. Je viens me mettre à tes pieds, de la part de mon maître, le seigneur Apollon, lequel, sachant que tu as professé l'exigeante religion de la chevalerie errante, et que tu te dois de redresser les torts, de venir au secours des affligés, et de restaurer les honneurs perdus, me demande pour cette raison même de te prier instamment de te rendre au Parnasse où il se trouve, cerné par des poètes maudits qui le veulent détrôner ; afin de réformer, en même temps, la poésie, qui se trouve presque en ruines ; comme je suis pour ma part également intéressée dans cette entreprise, je t'en supplie, en faisant jouer la suavité de mes accents, car il est certain que la musique a la vertu de séduire les cœurs les plus durs.

Sancho (à part)

Là, elle va nous coller une aria à brûle-pourpoint !

(Calliope a en effet chanté, cependant que le brave cogitait sur le moyen de gravir le Parnasse. Il soumet ses doutes à la déesse qui les lui dissipe en l'enlevant, ainsi que son écuyer, sur un nuage.

Nous voici au Parnasse. Les poètes du parterre commencent à se tortiller. Beaucoup de gens les tiennent à l'œil armant leurs fous-rires pour les leur décocher au nez)

Apollon (aux poètes)

Attendez, enfants bâtards, on ne tardera pas à venir me venger de vos injures !

Les poètes

Nous ne te reconnaissons plus, Apollon, comme dieu de la poésie : chacun d'entre nous est Apollon, chacune de nos idées une Muse.

Apollon

Vous osez profaner de la sorte le respect qui est dû à mes rayons apolliniens ?!
(On voit apparaître Don Quichotte, Sancho et Calliope)

Les poètes

Il faut investir le Parnasse.

Apollon

Viens, tu arrives à bon point, vaillant Don Quichotte, ton épée seule peut maintenir mon trône et mon laurier ! Viens, viens me venger de ces poétaillons qui, sans autre arme que leur présomption, ne veulent pas seulement rivaliser avec mon plectre, mais cherchent encore à m'évincer du Parnasse ; et comme les armes et les lettres sont d'aussi fidèles compagnes, je veux me prévaloir de tes armes pour la restauration de ma science ; et comme la violence que l'on me fait n'est pas indigne de recourir à ta chevalerie, je te demande de venir à mon aide.

Don Quichotte

Seigneur Apollon, je prends sur moi le soin de réparer vos torts ; vous pouvez, dès à présent vous carrer sur ce trône, personne ne va vous en déloger.

Sancho

Monsieur mon maître, j'ai l'impression de rêver ! Que vous entriez au Parnasse, ce n'est pas effarant, car vous êtes fou ; mais que moi, qui suis un ignorant, je m'y trouve aussi, j'en suis littéralement pantois ! Ce qui m'amène à penser qu'il n'y a pas de crétin qui n'entre pas aujourd'hui au Parnasse.

Don Quichotte

Dites-moi, seigneur Apollon, comment s'appellent les poètes qui s'acharnent à ce point sur vous ?

Apollon

C'est bien là le malheur, Dom Quixote ; les poètes qui s'acharnent sur moi, on ne connaît pas leur nom ; chacun croit cependant qu'il vaut mieux que moi-même.

Don Quichotte

Dites-moi, poètes d'eau douce¹ !... Dites-moi, grenouilles qui coassez dans la mare de la Cabalina ! Dites-moi, cygnes contrefaits, qui vous baignez dans la boue d'Hippocrène, quelle raison vous pousse à vouloir rivaliser avec le dieu de la poésie ?

Les poètes

Du moment qu'il ne nous n'inspire pas, Apollon ne mérite pas son nom ; nous voulons donc le renverser du Parnasse pour le partager entre nous.

Sancho

N'allez pas, Monsieur, chercher noise aux poètes qui sont pires que des géants. Rendez-vous compte, ils amènent avec eux une armée de mille romans, de quatre mille sonnets, de deux cents dizains, de quatre-vingts madrigaux, et un escadron de satires volantes, un vrai pot-pourri qui nous écorche. Regardez bien où vous allez vous fourrer !

Don Quichotte

Rien ne m'effraie ; à moi seul, avec cette épée, je vaincrai autant de poètes qu'il n'y en a en ce monde. Que l'Espagne tienne ferme ! Vive Apollon ! Et mort aux traîtres ! (*Grand branle-bas*)

Apollon

Poussez, mon cher Don Quichotte, la victoire est à nous !

Sancho

Au secours, je suis transpercé de part en part par un sonnet à pointe !

Don Quichotte

Ça y est, ils se sont enfuis comme des moustiques !

Sancho

En avant ! Face à ces gens, je suis légion !...

Heureusement pour les poètes, peu après, le rideau tomba sur le premier acte. Certains s'en allèrent, et ne revinrent pas s'exposer aux brutaux éclats de rire de ce public sauvage, tout à fait dépourvu des plus minces rudiments de l'éducation. Les plus braves se proposaient de donner des coups de cravache à l'acteur, les plus lâches proféraient des menaces contre l'Hébreu, sur un ton si réservé qu'elles ne pouvaient parvenir aux oreilles

¹ L'acteur qui proférait cette apostrophe, a fixé les yeux sur la tourbe des bardes. L'hilarité permettait à peine d'entendre les cris retentissants du chevalier efflanqué.

d'António José da Silva.

La comédie se poursuivit, toujours applaudie, sauf aux passages où des diables apparaissaient sur la scène, parce qu'alors les moines grommelaient, en se disant :

– Comment la censure a-t-elle laissé passer ces plaisanteries, qui sont une insulte à la religion catholique ?

– Elle se laisse bien voir, la queue du juif, entre les bouffonneries de son intrigue !... Dieu veuille que l'auteur n'ait pas encore à aller se purger de ces fèces qui souillent son talent !... faisait observer un lecteur de théologie au couvent de São Domingos.

Nonobstant, la réputation d'António José da Silva était confirmée par le délire de la multitude.

CHAPITRE XIV

LES BIENS DE VIEIL AVOCAT João Mendes da Silva lui donnaient les coudées larges, il voulait s'offrir le plaisir de préparer une maison avec des pièces confortables pour accueillir l'épouse de son fils.

Il loua un spacieux immeuble au Largo do Socorro, le garnit d'un mobilier doré, qui rappelle encore aujourd'hui l'époque de Dom João V, tapissa les planchers, accrocha des lustres, revêtit d'azulejos la cour et les murs des escaliers, nettoya et sablonna les allées du jardin, mura de vases les plate-bandes, sema des plantes grimpanes pour festonner des voûtes de feuillage ; avec une enfantine allégresse, l'ancien s'occupa de tout avec une minutieuse application, demandant des conseils à Lourença, sur les objets que Leonor devrait trouver dans sa chambre.

La fiancée visita sa future demeure avec ses cousines quelques jours avant le mariage ; en voyant la jubilation du vénérable João Mendes, de Lourença et de son fils, plus heureux mais moins expansif, Leonor se dit : Elle avait raison, ma mère ! Cette famille sent et éprouve les joies des antiques vertus du peuple élu..."

Le jour du suprême bonheur de la famille Silva arriva le 20 avril 1734. Les fêtes des fiançailles respirèrent la gaîté, l'on n'y vit que les Barros, les seuls parents de Jorge qui franchissaient le seuil d'un Hébreu. Beaucoup d'autres s'étaient rendus, suppliants, au bureau de João Mendes pour faire appel à ses lumières ; ceux-là même qui s'appuyaient sans façons au comptoir de quelque juif, quand leur bourse pesait moins que leur noble orgueil et leurs fort chrétiens scrupules. Il est vrai qu'ils lançaient ensuite du bois sur le bûcher de leurs créanciers, et soldaient ainsi leurs comptes, convaincus

qu'au Jugement Dernier, Jésus Christ prendrait leur défense contre les objurgations du Diable et les témoignages des juifs qu'ils avaient volés. Saintes personnes, qui n'ont pas moins de raisons d'être canonisées que Pedro Arbués¹, dont on dit qu'il va figurer au calendrier et donner l'almanach.

Leonor avait pour son mari une profonde estime : sa conscience ne la laissait pas déplorer l'absence d'un tel sentiment. Sa profonde estime avait plus de valeur que la superficielle passion de beaucoup. António José da Silva ne sentait pas la nécessité d'être plus aimé. S'il avait connu les caresses d'autres femmes, les conventionnelles minauderies d'usage, les délires poétiques dont la déflagration produit un prosaïsme insipide après trois mois de vie conjugale, il se peut que Leonor lui eût semblé froide, flegmatique, insensible à l'amour ; mais comme elle avait été la seule femme en qui il eût placé tous ses espoirs, qu'il l'avait considérée comme perdue au fond de son âme, tout ce qui aurait paru à un autre une tiédeur affective, il y voyait de l'amour, du jugement, de la réflexion, et peut-être une lassitude, due aux chagrins de sa vie passée.

Comme il s'obstinait à prendre en charge la moitié des dépenses nécessaires à la tenue de sa maison, l'Hébreu travaillait beaucoup, avec une ardente énergie, aux affaires judiciaires, sans toutefois délaisser ses compositions théâtrales.

Peu de jours après son mariage, il assista à la première de sa deuxième comédie, intitulée : *L'Ésopiade ou la vie d'Ésope*. De nos jours, en ce siècle bien élevé, aucun mari qui eût écrit une telle *Ésopiade* n'amènerait sa femme la voir sur une scène, il la lui lirait encore moins en famille. En ce temps-là, si plein de moines et de vertus, les choses que l'on représentait, les phrases que l'on prononçait sur les planches étaient d'une telle nature, qu'aujourd'hui la police arrête les grossiers personnages qui les profèrent dans la rue. Ces dames ne devaient pas avoir l'oreille plus chatouilleuse, que la cour vertueuse et pieuse de Dom João III, qu'incommodaient indirectement les obscènes facéties de Gil Vicente, et le récitatif lubrique et sordide des *Plaintes de Maria Parda*.

Le deuxième comédie confirma la triomphe que le juif avait connu dans la première. L'impresario le poursuivait les mains jointes, en le suppliant de ne pas abandonner le théâtre et le public pour qui aucun autre auteur portugais n'oserait écrire, sans éprouver la crainte probablement justifiée de se faire siffler.

¹ Ce saint inquisiteur qui succéda à Torquemada, et se distingua par son acharnement à convertir de force les juifs qui passaient à sa portée, a été canonisé par le pape Pie IX, dont Victor Hugo salua la politique comme il se doit. (NdT)

Au mois de mai de l'année 1735, un nouveau drame d'António José calma les inquiétudes des foules qui avaient délaissé le théâtre. Cet opéra avait pour titre *Les sortilèges de Médée*. L'on oublia les succès des précédentes comédies, tant on était émerveillé par la dernière. L'auteur se retrouva dans les bras des gens les plus distingués qui fréquentaient le théâtre de la Mouraria. Le comte de Ericeira daigna le visiter dans sa loge et le surnommer l'Aristophane portugais.

João Mendes da Silva mourut cette année-là, au mois de juin, à l'âge de quatre-vingt-un an, en bénissant son épouse et son fils, ainsi que l'affectueuse Leonor qui a recueilli la dernière lueur de ses yeux éteints, et s'y est vue reflétée à travers les larmes accompagnant son décès. Lourença Coutinho implora Dieu avec ferveur de l'emmener en même temps que lui ; le juge impénétrable refusa de l'exaucer.

L'année suivante, au mois de mai, malgré le surcroît de travail à son étude, que sa clientèle imposait au fils aussi réputé que son père, l'on représenta le quatrième opéra d'António José, intitulé *Amphitryon*.

L'Hébreu avait des ennemis, pas assez puissants pour l'affronter de face, mais bien assez infâmes pour le dénigrer dans l'esprit des dévots. L'occasion leur en fut donnée par le récitatif de l'*Amphitryon* ; l'on y parle de cachots, de juges barbares, d'échafauds, d'estrapade. António José n'avait pas bien réfléchi à la leçon de l'adage selon lequel "On ne parle pas de corde chez le bourreau." Le mot estrapade restait fiché dans la loge des moines, qui — disons-le pour rendre justice à son art — se pressaient toujours à l'intérieur. Dans ce drame, un personnage aux fers prononçait ces vers :

*Sort tyrannique, étoile rigoureuse
Qui filtres, maléfique, tes lueurs brumeuses ;
Si cruelles rigueurs et contre un innocent !
Pour quel forfait me faut-il donc sentir
La poids d'une cellule à l'âpreté bien pire,
Plongé dans les horreurs d'un pénible cachot
Dans un si lamentable et lugubre logis
La confusion demeure, c'est la peur qui y vit
.....
Ô dieux, si vous êtes des dieux,
Pourquoi, si tyranniquement,
Sur ce misérable innocent
Faites-vous peser vos rigueurs ?¹*

¹ *Amphitryon* : II^e partie, scène 6.

Les poétaillons fustigés dans le Don Quichotte, flairèrent une odeur d'impiété dans ce quatrain, les moines y virent une allusion claire à l'injustice des incarcérations au Saint-Office.

Silva eut connaissance de ces commentaires, qui l'indignèrent, il protesta aussitôt qu'il n'écrivait plus pour des interprètes stupides et malveillants.

Protestations de dramaturge ! Cette passion est despotique, elle l'est tellement qu'elle vint à bout des prières de Leonor, dans le sens où il s'en tiendrait à respecter sans faille la protestation de ne plus s'exposer aux pièges d'ennemis envieux.

Dès le mois de novembre de l'année 1736, il se produisit cependant au théâtre avec le *Labyrinthe de Crète*. Le théâtre était plein, et ses ennemis sur place pour noter au crayon les phrases suspectes. L'auteur s'était évertué à n'offrir aucune brèche à la médisance. L'on ne trouve dans ce long drame aucune phrase ambiguë, ni aucune expression à double sens ; les scélérats fouillèrent pourtant, ils fouillèrent jusqu'à pouvoir montrer son intention de s'en prendre et d'attenter à la religion chrétienne. Mais, nonobstant cette odieuse partialité, les applaudissements dépassèrent les ovations précédentes.

António José ne s'emporta plus contre ces bélires qui le diffamaient. Il promit de se venger par la fécondité de son talent, et prépara deux opéras pour l'année suivante. Il présenta au carnaval de 1737, la première, connue sous le titre de *Les guerres du romarin et de la marjolaine* et, après celle-ci, il fit répéter les *Transformations de Protée*.

– Je ne veux pas d'autre vengeance ! disait-il à son épouse, je vais éloigner ces chiens de mes talons avec l'arme la plus noble qu'ils ne méritent pas. Je leur prouverai que je fonde le théâtre national, tandis qu'ils creusent, avec leurs griffes, la sépulture de leur inutilité. Le comte de Ericeira s'est chargé de dissuader un des pires ennemis que j'ai. Les autres, les envieux, je les écraserai sous le poids de leur ignominieuse passion.



CHAPITRE XV

NOUS AURIONS dû faire un arrêt solennel et festif à l'année 1735. Le 5 octobre de cette années-là, Leonor mit un enfant au monde. C'était une fille, qui reçut sur les fonts baptismaux le nom de Lourença, car c'était le nom de son aïeule et marraine. Diogo de Barros, qui avait été présent au mariage, fut le parrain de la petite-fille de son toujours regretté Jorge de Barros.

C'est alors que le bonheur de Leonor fut à son comble. Elle sentit, en serrant sa fille contre son sein, qu'au fond d'elle-même se manifestaient de nouveaux sentiments, des allégresses folles, d'inénarrables consolations. Il semble que, de cette surabondance d'amour, elle détournait une partie dans le cœur de son mari. Maintenant, oui, elle l'aimait, elle l'aimait tendrement, elle découvrait le très saint mystère de l'amour d'une épouse dans les délices de la maternité.

Le premier anniversaire de la petite Lourença fut fêté dans le plus pompeux appareil. António da Silva ouvrit ses salons aux amis que sa réputation lui avait permis de se faire. La société des honorables hommes de lettres, qui fréquentaient le palais des Ericeiras, se pencha, pleine de reconnaissance, pour déposer ses baisers sur le berceau de la toute petite fille du talent le plus fêté et le plus populaire du royaume.

Attachons, à présent, notre fil au point où nous avons laissé cet heureux père en train de fourbir ses instruments pour faire face à ses sournois détracteurs dont il voulait tirer une parfaite vengeance.

À ce moment-là, António da Silva reçut, comme par tous les paquebots¹, une lettre de son ami Francisco Xavier de Oliveira, dont la plus grande partie répondait aux plaintes que lui avait envoyées l'Hébreu à propos des interprétations calomnieuses que la canaille littéraire proposait de ses opéras, dans l'intention de monter contre lui le Saint-Office.

Francisco Xavier lui disait de quitter le Portugal aussi tôt que possible, car si la traînée de poudre arrivait à la Santa Casa, il n'y avait pas de force qui pût faire office de contremine, la conflagration serait inévitable. Il lui présentait la Hollande, l'Italie, l'Angleterre, comme des pays on ne peut plus libres, encourageant les cœurs et les esprits élevés. Il lui promettait, s'il voulait, un poste prestigieux à l'ambassade du comte de Tarouca, alors ministre, une âme de qualité dont l'estime lui serait acquise.

Il racontait ensuite la célébration de son mariage à Vienne avec mademoiselle Efrosine de Puechberg et Enzing, une jeune fille dont les vertus répondaient à sa haute naissance, quoique sans dot. Il rapportait fort

¹ Terme datant du XVII^e : petit bâtiment rapide transportant du courrier. (NdE)

longuement et d'une façon bien divertissante un épisode qui s'en était suivi, quand il s'était rendu au consistoire pour confirmer sous serment que sa première femme était morte. Je le transcrirai tel qu'il le raconte dans son *Amusement Périodique*, en juillet 1751. Mais, avant cet extrait, que l'auteur m'excuse si je le retiens un moment pour m'aider dans mes investigations sur un point qui a son importance, s'agissant de la biographie, si succincte soit-elle, d'un personnage si célèbre.

Les biographes de Francisco Xavier s'entendent pour dire qu'il était parti de Lisbonne, en qualité de secrétaire du comte de Tarouca, pour l'Autriche, en 1734. Ils assurent, d'une seule voix, qu'il était déjà veuf de sa première épouse, Dona Ana Inês de Almeida. Inocêncio Francisco da Silva, un éminent chercheur qui retrace les grands traits de la vie des écrivains dont il présente une biographie dans son admirable et précieux dictionnaire, dit, en faisant référence à Francisco Xavier de Oliveira, en se fondant sur l'avis de ses prédécesseurs, ce qui suit : "...il se trouvait dans la situation de veuf, quand, suite au décès de son père, il fut nommé pour le remplacer en qualité de secrétaire du comte de Tarrouca, alors ministre plénipotentiaire à Vienne en Autriche. Le 19 avril, il passa la barre de Lisbonne, et quitta sa patrie, pour ne plus la revoir."

Or, si Francisco Xavier est parti, veuf, de Lisbonne en 1734, et s'il a convolé en secondes noces en Autriche, ce serait une grotesque absurdité de dire qu'il s'est remarié en 1733, c'est-à-dire qu'il a convolé en secondes noces avant d'être veuf de sa première femme. C'est à vous, en attendant, cher lecteur, de trancher entre le chevalier de Oliveira et ses biographes, après avoir lu les mots tirés du texte que je vais copier du récit écrit de sa main : "*L'an 1733, ayant résolu de contracter de secondes noces à Vienne¹, je fus obligé de prêter en personne serment devant le consistoire de cette ville, que ma première femme était morte, etc.*"² C'est donc lui qui confirme qu'il a décidé de se marier une seconde fois en 1733, un an avant son départ du Portugal, selon la date indiquée par les biographes les mieux informés. Est-on en droit de supposer que la célébration de son mariage se situe quelques années après sa décision de se marier ? Non : cette hypothèse est infirmée par l'assurance qu'il est parti du Portugal pour Vienne en 1734 : il serait nécessaire qu'il indiquât, au moins, cette année, pour pouvoir confirmer l'hypothèse de cet espace de temps entre son intention et sa réalisation. Dans ce cas, laquelle de ces dates retenez-vous, cher lecteur ? Seriez-vous enclin à croire que tous les biographes se sont trompés, parce que Francisco Xavier de Oliveira représente l'autorité la plus véritable en

¹ Avec Mademoiselle Efrosine de Puechberg et Enzig

² La citation est en français dans le texte. (NdT)

des matières qui le touchent particulièrement ? Nous n'en tombons pas d'accord. Je partage l'opinion exprimée et confirmée par des biographes qui devaient essayer d'établir sérieusement l'année où Francisco Xavier est devenu veuf, et l'année où il a quitté le Portugal. À mon avis, la contradiction entre ces deux dates procède d'une erreur typographique dans le dernier nombre de la date imprimée que l'on donne dans le journal du chevalier de Oliveira. La publication s'est faite à Londres, et je me doute que l'écrivain, en cette année 1751, avait la vue bien affaiblie à force de pleurer, sinon par la faim. Il a mal vu les épreuves, une erreur qui se présente fort souvent dans ces deux volumes. Si un tel soupçon constitue un argument bien incertain, absolument pas solide, en faveur des biographes du chevalier de Oliveira, voyons à présent si le chevalier de Oliveira se contredit.

À la page 349 du deuxième volume, dans son journal du mois d'août 1751, Francisco Xavier de Oliveira fait un fervent éloge de la vie matrimoniale, et dit ce qui suit, et que l'on traduit pour éclairer certains d'entre vous : "Au deuxième volume de mes *Lettres familières, historiques*, etc. imprimé à La Haye en 1742, j'ai rendu public ce que je vais vous rapporter. Mais, là-dessus, il convient que je fasse deux observations : la première, c'est que j'entretenais des liens solides avec l'Église romaine, à l'époque où je discutais avec le comte de Clavarino en 1734, comme en 1736..."

Quel était le sujet de ces discussions du Chevalier avec le comte ? On le révèle plus loin, à la page 354.

Francisco Xavier écrit : "La folie suprême, me disait le comte de Clavarino, c'est le mariage, et je ne sais pas quelle époque de la vie peut convenir à une telle sottise ! Le mariage est le pire des maux ; c'est l'esclavage, un enfer ! — Vous faites erreur, Monsieur, lui ai-je rétorqué. Le mariage, selon mes conceptions, est l'état le plus beau, le plus commode, le plus heureux et le plus utile de la vie. Je me tromperais également si je disais que, dans tout mariage, ces admirables qualités sont associées ; mais qu'il y ait des mariages où elles se trouvent réunies, je l'ai toujours cru et je le crois encore. Je dois combattre pour cet état. Celui dans lequel je me vois¹ est si misérable qu'il ne peut convenir qu'à un sauvage..."

Cette conversation, ou cette discussion avec le comte Clavarino a eu lieu en 1735, elle a été reprise en 1736. Il n'y a donc rien là de plus évident que l'impossibilité que le chevalier ait convolé en secondes noces en 1733. Se trouve là pourtant justifiée justifiée l'affirmation des biographes sur l'année du départ du chevalier pour l'Autriche. Elle me semble à présent parfai-

¹ "J'étais alors veuf, à la suite du décès de ma première femme, Dona Ana Inès de Almeida." Note du chevalier de Oliveira.

tement justifiée, l'hypothèse de l'erreur typographique parce qu'on ne saurait admettre qu'un écrivain aussi réfléchi eût la légèreté de se contredire.

Vous êtes las, cher lecteur, de ces fouilles académiques. Pardonnez-les à cette rance infirmité due au grand âge, qui pousse les vieillards¹ à tamiser la poudre des siècles ; le résultat, c'est que l'on en sort les yeux aveuglés par la poussière, sans trouver de pierre qui vaille dans son tamis. Il m'était en outre pénible que, si quelqu'un voyait la date erronée de ces livres du Chevalier, on me reprochât d'inventer des anachronismes que je prétends historiques.

Nous allons tous améliorer notre sort, en assistant à une scène dont vont s'enorgueillir les actuels chevaliers de l'Ordre du Christ, et j'en félicite mon barbier.

Francisco Xavier racontait donc son départ pour le consistoire allemand où il devait confirmer sous serment qu'il était veuf, voici la suite :

" À l'entrée du tribunal, l'huissier me demanda mon épée. Je refusai de la lui donner. L'on informa l'évêque-président de mon refus. Le prélat, qui me connaissait, me fit dire par un de ses conseillers que je devais me soumettre aux lois de ce pays, et que les antiques usages du consistoire ne permettaient à personne d'entrer avec une épée. Je fis valoir que la première marque distinctive de mon ordre consistait en l'usage de cette épée ; et que l'un de ses plus grands privilèges c'était de pouvoir, et même de devoir la porter tout le temps, sans excepter la cérémonie sacrée de la communion, que je pouvais recevoir, l'épée à la ceinture. L'évêque me fit savoir que, lorsque le comte de Ninzendorf était venu peu de jours avant au consistoire, il n'avait pas hésité à confier son épée à l'huissier; je savais bien qu'il était chevalier de la Toison, je pouvais me contenter d'un tel exemple et le suivre. Je rétorquai au conseiller que l'ordre de la Toison, quoiqu'illustre, ne jouissait pas des privilèges que le pape et les autres princes avaient conféré aux ordres militaires. Comme j'avais eu l'honneur de professer l'un d'eux, il ne revenait pas à mon libre arbitre de m'en dépouiller, en remettant cette épée dont le roi même ne pouvait me priver, sauf si je me rendais coupable du crime de lèse-majesté. J'ai enfin dit, en plaisantant que je me passe plus aisément de femme que d'épée ; je peux renoncer à l'une, pas à l'autre.

Agacé par cette plaisanterie, ou fatigué de transmettre des messages, le conseiller me dit, le visage renfrogné : "Il m'étonne que vous prétendiez prendre le pas sur le comte de Sizendorf, et ne fassiez aucune distinction entre les personnes !" Je répondis : "Les distinctions, Monsieur le

¹ Camilo a quarante-et-un ans, quand il écrit ce livre, c'est un vieillard précoce... (NdT)

Conseiller, vous n'êtes pas à même d'en faire ; ce n'est pas un différend entre le conseiller de Oliveira et le comte ; mais entre l'Ordre du Christ et celui de la Toison. Monseigneur l'évêque me ferait une grande faveur s'il voulait se prononcer là-dessus."

L'évêque me fit entrer ensuite dans une chambre, ou je suis resté seul une bonne heure. Puis il me donna l'ordre de me rendre au consistoire pour y prêter serment, l'épée à la ceinture. Il s'excusa de ce qui était arrivé en disant qu'il ignorait ou avait oublié que l'Ordre du Christ était militaire...

Francisco passait de ce vaniteux récit à celui des scandaleuses amours de Dom Luís da Cunha, un ancien de quatre-vingts ans, ministre du Portugal à Paris, qui s'était pris de passion, à la Haye, pour une certaine madame Salvador, juive, laquelle appartenait à une famille hébraïque établie en Hollande, et l'amenait avec lui dans le monde. Il raconte qu'il avait dîné avec lui et avec elle, et avait été ébahi par le tempérament amoureux de ce ministre quand il lui avait dit : " Sans amour, il n'y a pas de vie heureuse ; la passion, dans l'amour, est le plus agréable passe-temps de la vie, tous les plaisirs sont à lever le cœur, si l'amour ne les assaisonne pas." Cela dit, il avait pris la main de la belle, et s'était exclamé :

*Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme,
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?
Et serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour ?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est proprement pas vivre.¹*

La Salvador prit à son tour la main du petit vieux, et déclama :

*Avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir tendrement aimée ;
C'est un bonheur si haut, si enlevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée².*

Francisco Xavier montrait une vive compassion pour la sénile misère de

¹ En Français dans le texte, et c'est normal, ce sont là quelques vers de *La Princesse d'Élide* de Molière. (NdT)

² Toujours en français dans le texte. Pour le livret de *Psyché*, Molière avait requis le concours de P. Corneille et de Quinault. La musique est de Lully. On ne peut que saluer la culture de l'octogénaire portugais et de la juive hollandaise. (NdT)

Dom Luís da Cunha, un fort habile ministre sinon ; ce qu'il ne pouvait pourtant lui pardonner, c'était d'avoir conféré, un vrai scandale, l'Ordre du Christ à la Salvador en lui jetant, autour du cou, le cordon et la croix qu'il portait en public, en la nommant "chevalière de l'Ordre Royal du Portugal" !

"Quoi qu'il en soit, concluait Francisco Xavier, en écrivant à António José da Silva, quitte cet endroit, viens dans ce vaste monde, où il y a des ridicules d'un tel calibre ; bien profiter de la vie, en la partageant entre le sérieux de l'étude, et les brillantes futilités dont l'on peut rire impunément. Emballe ton bagage, et prends le large le plus tôt possible..."

– Que t'en semble ? demanda António José à Leonor.

– Allons-nous en ! s'écria-t-elle. Mais le trésor de Bemposta ?!...

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE



René Biberfeld - 2019